

Le Samedi

VOL. IX. No 45
MONTREAL, 9 AVRIL 1898

Journal Hebdomadaire Illustré de 32 Pages

PRIX DU NUMERO: 5c

CLOCHES DE PAQUES



VOILA REVENU LE JOYEUX CARILLON.

Le Samedi

(JOURNAL HEBDOMADAIRE)

PUBLICATION LITTÉRAIRE, ARTISTIQUE ET SOCIALE

ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE

REDACTEUR: LOUIS PERRON

ABONNEMENT: UN AN, \$2.50; SIX MOIS, \$1.25

(Strictement payable d'avance)

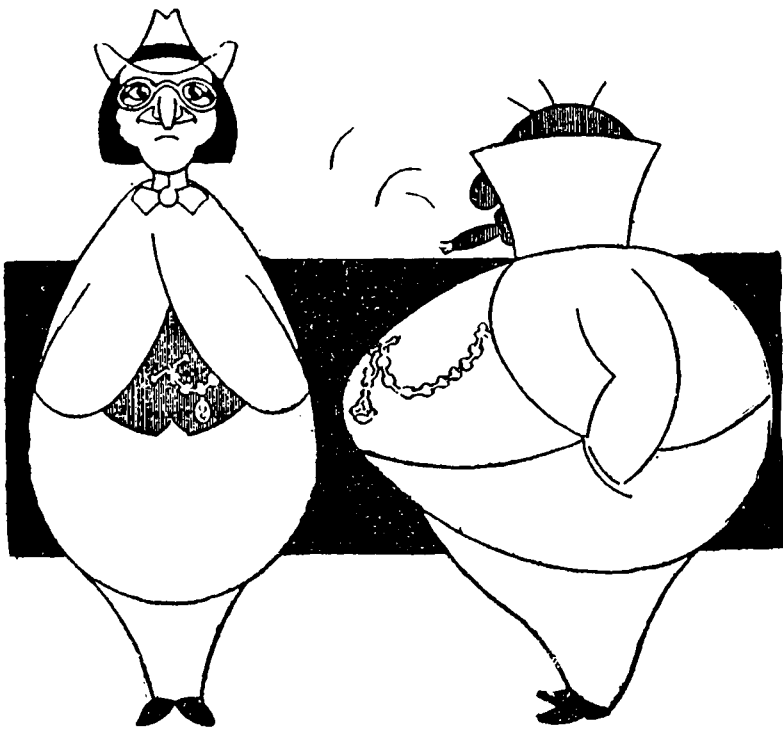
Prix du Numéro, 5 Centimes

Tarif d'annonce — 10c la ligne mesure agate.

POIRIER, BESSETTE & CIE, Editeurs-Propriétaires,
No 516 RUE CRAIG, MONTRÉAL.

MONTRÉAL, 9 AVRIL 1898

ŒUFS DE PAQUES



On peut dire qu'en voilà des œufs fin-de-siècle.

BOUQUET DE PENSÉES

Le bonheur est l'anticipation du plaisir.

x

L'argent est comme les femmes, plus il y en a ensemble plus il parle.

x

Personne ne croit que le miroir est une excellente compagnie jusqu'au jour où il est cassé.

x

C'est une excellente chose pour l'humanité que les bébés ne puissent pas dire ce qu'ils pensent durant la période où ils font leurs dents.

x

Ce qu'il y a de plus ennuyeux dans une mauvaise habitude, c'est que cela coûte beaucoup plus cher pour s'en débarrasser que pour la conserver.

x

Quand une femme dit que le chapeau d'une de ses bonnes amies est "tout simplement horrible", il y a grande chance pour qu'elle s'en procure un semblable avant que quinze jours ne se soient écoulés.

UN SOLITAIRE.

L'HOMME N'EST PAS PARFAIT

Le magistrat (sérieusement). — Prisonnier! Il paraît que vous avez, rien que devant cette cour, subi trente sept condamnations?*Le prisonnier (sèchement).* — L'homme n'est pas parfait, Votre Honneur; j'ai mes défauts, je penso que vous avez les vôtres.

LAQUELLE

La dame. — Vous me convenez assez, Mademoiselle; seulement, sauriez-vous, au besoin, troussez un poulet?*La future cuisinière (qui a des lettres).* — Est-ce comme cordon-bleu ou comme secrétaire de madame?

Notre Nouveau Feuilleton doit paraître dans le numéro du 23 Avril :

FANCHON LA VIELLEUSE

Roman inédit — Par JULES MARY

Avec de nombreuses illustrations dans le texte

Voici un roman inédit, avec des illustrations également inédites, dues au crayon du célèbre artiste Louis Tinayre, que les lecteurs et surtout les lectrices du SAMEDI suivront avec le plus grand intérêt. En effet, c'est une exquise et touchante histoire, racontée avec une émotion, une variété d'intérêts, une intensité dramatique rarement atteintes même dans les plus remarquables œuvres de l'écrivain, aimé du public, qu'est monsieur Jules Mary.

FANCHON LA VIELLEUSE, c'est l'enfant aux prises avec la vie dans ce qu'elle a de plus ardu, de plus difficile.

Contre FANCHON LA VIELLEUSE vont se liquer les bandits les plus pervers, les dangers les plus terribles. Bandits qu'elle vaincra, dangers qu'elle traversera sans y perdre un rayon de sa gloire, une lueur de son sourire; en pleine bonté, en plein bonheur.

FANCHON LA VIELLEUSE sera le plus intéressant roman de toute la série qu'a publié le "Samedi".

FACÉTIES

Rouleau. — Tenez, vous voyez cette dame qui passe?*Bouleau.* — Oui, c'est madame Joson.*Rouleau.* — Et bien, elle vit sous un nom qui n'est pas le sien.*Bouleau.* — Laissez-moi donc! Je sais bien le contraire, j'étais témoin à son mariage.*Rouleau.* — Dans ce cas vous devez savoir qu'avant de se marier elle s'appelait Josette.

PRÉCOCE FINANCIER

Freddie (6 ans). — Peux-tu me donner un dix cents, dis, papa?*Le père.* — Un dix cents, et pourquoi faire?*Freddie.* — C'est pour pouvoir donner un sou à ce pauvre aveugle.

AMÉNITÉS CONJUGALES

Madame. — Il me faudrait absolument avoir un chapeau neuf.*Monsieur.* — Mais... celui que tu as là n'est pas encore vilain.*Madame (furieuse).* — Certainement qu'il n'est pas aussi vilain que toi mais il l'est assez pour que j'ai honte d'être vue dans la rue avec.

A UN HOMME TROP FIER DE SON HABIT

Un philosophe vit un orgueilleux couvert de pourpre qui, fier de cet ornement, semblait dédaigner tout le monde et marchait avec beaucoup d'affectation. Il voulut rabattre un orgueil si mal placé, et lui dit: "Pourquoi tant de fanfaronnade? Une brebis portait autrefois cette laine dont vous faite parade, et pourtant... ce n'était qu'une bête."

L'INDISCRÉTION

Une dame qui écrivait une lettre s'aperçut qu'un grossier jeune homme, lisait cette lettre par-dessus ses épaules. Alors elle ajouta:

"J'aurais encore bien des choses à vous dire, mais M. N. est derrière moi, et lit tout ce que j'écris."

— Pardon, madame, s'écrie l'indiscret, je n'ai rien lu."

SON SAVOIR-FAIRE

La maîtresse de la maison. — Brigitte, après Pâques je m'en vais donner un souper et un bal. J'espère que vous montrerez à cette occasion tout votre savoir-faire?*La servante.* — Soyez sans crainte, madame. Mais je vous avertis que je ne puis danser que la valse et la polka. Vous m'excuserez pour le quadrille, mais je n'ai jamais pu y mordre.

La mariage tamise les ambitions de la jeune fille à travers le cribble des réalités.

MARCEL PRÉVOST.

ŒUF FRAIS



Ce que je ne vous souhaite pas pour le matin de Pâques.

Quand on est construit comme lui



—Cocorico... Cocorico... Cocorico... Pâques peut bien arriver, c'est ça qui ne m'inquiète guère.



Vive Pâques!

Vive Pâques! Vive Pâques!
Voici les jours plus brillants
Et les bois plus verdoyants.
Le berger, gardant ses chèvres,
A sa flûte entre les lèvres
Et siffle ses airs contents.
Vive Pâques! Vive Pâques!
Ainsi chante le printemps!

Vive Pâques! Vive Pâques!
Écoutez, quand l'aube luit.
Écoutez, quand vient la nuit,
Alouette dit sa phrase,
Rossignol dit son extase.
Le nid pend à l'arbrisseau.
Vive Pâques! Vive Pâques!
Ainsi chantent les oiseaux!

Vive Pâques! Vive Pâques!
Sous le soleil matinal
S'ouvre le lys virginal,
Et son doux parfum se mêle
A l'encens dans la chapelle
Où tous les fronts sont penchés.
Vive Pâques! Vive Pâques!
Ainsi chantent les clochers!

MARC LEGRAND.

INSTANTANÉS

LIII

CHEMINEAU

Au long des sentiers humides et glissants, à travers les cépées, le voyageur attardé hâte le pas.

Il halète, ses jambes se dérobent, car la route est longue et l'étape a été pénible au pauvre chemineau, loqueteux, affamé, épuisé déjà par la fatigue.

Autour de lui la forêt redevient solitaire; le soleil déclinant laisse apercevoir les vapeurs montant de la terre mouillée; le silence reprend possession des grands couverts.

Seules, quelques feuilles s'éparpillent, avec des froissements, des murmures à peine perceptibles et, sous ces mystérieuses caresses des feuilles tombantes, le pauvre hère s'avance, péniblement, humblement, avec le sentiment de sa détresse profonde.

L'obscurité commence à s'épaissir quand il atteint enfin la lisière du bois.

Un brouillard de plus en plus épais, à la senteur âcre, rampe au-dessus des étangs et, à travers les nuées, quelques étoiles clignent leurs yeux d'or.

Quelle déception suprême attend elle encore le malheureux errant?

La ferme dont il s'approche lui sera-t-elle hospitalière et un chaud bol de soupe précédant le coucher dans la paille sèche et odorante, viendra-

t-il rendre un peu de ressort à ce pauvre corps anémié par les privations?

Marche, marche encore, misérable chemineau, Juif-errant jamais rassasié d'espace, dont la destinée, inscrite au livre mystérieux, semble être de toujours s'élançer à la recherche d'un nouveau sans cesse fuyant!

Marche, marche encore, Ashavérus; poursuis sans relâche ta destinée d'errant éternel sur toutes les routes du monde.

STAVIO.

UNE ÉTUDE DIFFICILE

Lick.—Combien de temps avez-vous connu votre femme avant de l'épouser?

Flick.—Pas une minute! Je ne la connais pas encore et je ne la connaîtrai jamais.

CONFUSION

Lui.—Cet étranger là, à gauche, c'est un Tchèque...

Elle.—Est-ce un de ceux dont on a tant parlé à propos du Panama?

ÊTRE ET AVOIR ÉTÉ SONT DEUX

Bouleau.—Ais-je rêvé, ou ne m'avez-vous pas dit que votre femme faisait partie d'une société secrète?

Rouleau.—Elle était secrète avant qu'elle ne s'y joigne.

RÉUSSITE COMPLÈTE

Monsieur.—Oh, ma chère, que cet œuf à la coque est donc joliment cuit!

Madame (ravie).—Je pensais bien l'œuf avoir réussi. Aussi je l'ai fait bouillir une bonno demi-heure.

ÉTRANGE

La mère.—Louise, où es-tu allée, cet après-midi?

Louise.—Je suis allée au Parc Solmer, maman.

La mère.—Avec qui?

Louise.—Avec ma cousine Léontine.

La mère.—Et il n'y avait personne autre avec vous?

Louise.—Mais non, maman; je ne comprends pas ce que tu veux dire!

La mère.—Alors explique-moi pourquoi tu es partie avec une ombrelle et revenue avec une canno!

L'ESPAGNOL DÉSAFFAÎTÉ

Tout le monde sait que les Espagnols ont l'habitude de prendre une kyrielle de noms. Cette manie devint

funeste à un voyageur: il avait pour tout équipage un méchant roussin, et voyageait de nuit par la pluie et le mauvais temps. Il trouva par hasard une hôtellerie et se hâta de frapper.

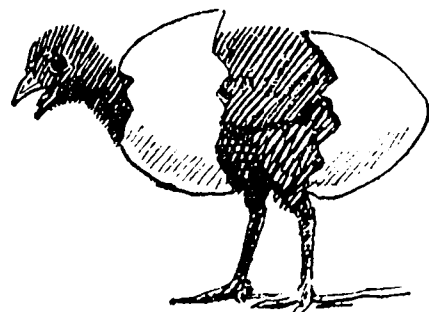
—Qui est là? demande le maître en s'éveillant.

—C'est, répondit fièrement l'Espagnol, *Don Saicho-Alphonse-Ramire-Juan Pedro Carlo Francisque de Boxasi de Zuñiga y de Fuentes.*

L'hôtelier se hâte de répondre qu'il n'a pas de lits pour tant de monde, et, quelque bruit que pût faire l'Espagnol, il refuse d'ouvrir. Le pauvre voyageur jura bien de ne plus décliner désormais tous ses titres avec tant de pompe; mais, pour cette fois, il dut aller à plus de deux lieues chercher un gîte pour tout son monde.

De nos jours, il faut que l'honnête homme soit doublé d'un lutteur. G. M. VALTOUR.

JUSTE A POINT



Sa première apparition sur la scène du monde.

ŒUFS DE PAQUES



Mme Couillard. — J'ai pensé que pour le jour de Pâques cela vous ferait plaisir d'avoir des œufs ?
Le chef des pensionnaires. — Des œufs !... Des poulets, plutôt !

Emaux et Camées

PETITS ŒUFS-D'ŒUVRE LITTÉRAIRES DE TOUS LES PAYS ET DE TOUTES LES ÉPOQUES
DLXXIV

ÉBLOUISSEMENT

La Nuit, sur le grand mystère.
Entr'ouvre ses écrins bleus :
Autant de fleurs sur la terre
Que d'étoiles dans les cieux !

On voit ses ombres dormantes
S'éclairer, à tous moments,
Autant par les fleurs charmantes
Que par les astres charmants.

Moi, ma nuit au sombre voile
N'a, pour charme et pour clarté,
Qu'une fleur et qu'une étoile :
Mon amour et ta beauté !

VILLIERS DE L'ISLE ADAM.

L'ARMÉE ROULANTE

Il y avait une fois un homme, comme on en trouve souvent sur les grandes routes, on les appelle : *armée roulante*.

Il y avait deux jours qu'il n'avait pas mangé. Ne sachant que faire pour se restaurer, il aperçoit une ferme dans les environs et se décide à aller y demander du travail.

Justement le fermier avait un champ de pommes de terre à faire arracher.

— Qu'y a-t-il pour votre service ? mon brave homme, dit le colon.

— Je viens voir si vous avez besoin d'un garçon pour travailler.

— Oui, oui, mais au moins savez-vous piocher ?

— Parfaitement, dit l'autre.

— Eh bien, voilà une pioche, vous descendrez au pied de la colline, vous verrez un carré de pommes de terre, et vous les arracherez.

Notre homme prend la pioche et tout en descendant sur les lieux du travail, il songeait :

— C'est égal, il aurait bien pu me faire casser une croûte avant de commencer.

Le maître devant faire une course au village dit à sa femme :

— Marion, j'ai placé un homme pour arracher les pommes, tu regarderas s'il travaille sérieusement.

— Bien, notre homme, dit la fermière, et elle s'assit à la fenêtre pour surveiller l'armée roulante.

A son retour du village, le colon demande à sa femme si l'ouvrier avait bien travaillé.



Jacquet (l'éléphant bébé, le matin de Pâques). — C'est cela qui me va ! des œufs, quels délices ! si je pouvais en avoir comme ça tous les jours !

— Ne m'en parle pas, dit-elle, je l'ai vu tout le temps couché dans le champ.

Très étonné, le maître descend la colline, arrive au champ de pommes de terre et trouve son homme couché.

— Qu'avez-vous mon garçon, vous ne travaillez donc pas ?

— Et vous, riposte l'autre d'une voix faible, est-ce que vous pouvez faire tenir debout un sac vide ?

Le colon ne répond rien et retourne à la maison ; il raconte à sa femme ce qui vient de se passer, la femme comprend que le pauvre diable n'avait peut-être pas mangé. Elle dit à son mari de faire venir ce dernier.

Il arrive, on lui sert un bon repas, qu'il se met à dévorer, il reste à table au moins deux heures, le patron trouvait qu'il y mettait le temps ; il finit par lui dire :

— Quand vous n'aurez plus faim, vous retournerez à votre travail.

L'homme but une dernière rasade, essuya ses lèvres et partit.

Arrivé au carré de pommes de terre, notre bonhomme se planta sur ses jambes et ne bougea plus.

Le maître survient et lui dit :

— Eh bien, vous ne travaillez donc pas ?

L'homme répondit :

— Est-ce que vous pouvez faire ployer un sac plein ?

DOU-BSIZ.

DÉSESPÉRANT

La chiromancienne (examinant la main d'une cliente, une charmante blonde). — Vous épouserez prochainement un homme grand et brun qui vous adore.

La jolie blonde (exaspérée). — Ce que vous me dites là ne m'aide pas du tout. Tous les six sont grands et bruns et ils m'adorent.

LEURS SOUHAITS

Monsieur (furieux, essai de manger un morceau de biscuit confectionné par sa femme ; n'y pouvant parvenir, il s'écrie) : — Sapristi de sapristi ! je voudrais bien être une autruche.

Madame. — Comme cela ?

Monsieur. — Dame, je pourrais au moins digérer ce que tu me donnes à manger.

Madame (vexée). — Je le voudrais bien aussi moi, au moins je pourrais garnir mes chapeaux de plumes authentiques qui ne me coûteraient rien.

UNE ET C'EST ASSEZ

Madame. — Tiens, Alphonse, voici le commencement d'un article de journal où il y a : "Il avait une femme de trop..." le reste est déchiré. Combien de femmes pense tu donc qu'il pouvait avoir, cet homme là ?

Monsieur (vivement). — Rien qu'une, probablement.

AU, QU'ON A DONC DU MAL A VIVRE

Le tramp. — Mon bon monsieur, pouvez-vous disposer de quelques sous pour un homme qui se meurt.

Le monsieur. — Comment cela ? Un homme fort comme vous, rayonnant de santé et qui se meurt.

Le tramp. — C'est bien cela, monsieur. Ce sont les efforts que je fais pour essayer de vivre sans travailler qui me tuent peu à peu.

Le docteur me dit que j'ai besoin d'un petit changement et que sans cela ma santé est compromise irrémédiablement.

ERREUR PROBABLE

Un brave pêcheur à la ligne qui ne connaissait vraisemblablement pas beaucoup plus l'eau douce que l'eau de mer, jetait sa ligne dans la rivière et cela sans succès.

Un passant qui l'examinait depuis quelques instants se hasarda à lui poser une question :

— Pardon, monsieur, voulez-vous me permettre de vous demander avec quoi vous amorcez pour obtenir si peu de résultats ?

— Mais, répondit le pêcheur, c'est avec du fromage.

— Du fromage ! Croyez-vous donc que ce sont des souris qui nagent là dedans ?

Si tu es piquet, patiente ; lorsque tu seras maillet, frappe. — (Proverbe Arabe.)

OFFRANDE DE PAQUES

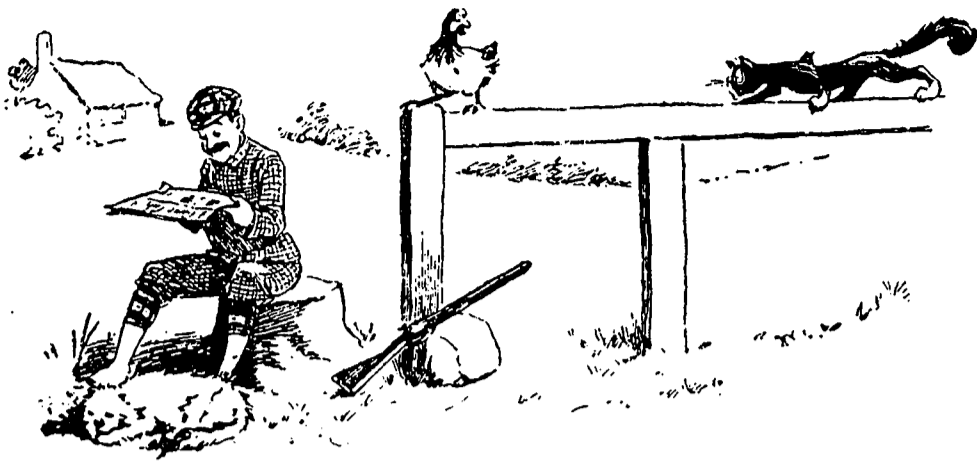


Elle. — Dis, Phidyme, sais-tu ce que c'est que cet œuf-là ?

Lui. — Non !, Un aigle, une autruche ?

Elle. — Pas du tout, c'est une oie !

UNE BONNE HISTOIRE D'ŒUF



I
Une bonne histoire est arrivée à mon ami Marius (de Marseille) ; sorti dans la campagne pour faire une promenade, il avait emporté son fusil et son SAMEDI. Il était en train de se tordre en lisant le second quand un chat s'approcha d'une poule paisiblement perchée sur une barrière.

INVOCATION AU ROUGE-GORGE

A deux pas de moi, l'un des rouges gorges vint en sautillant se poser sur une branche d'églantier. Il me regardait familièrement avec son œil noir espiègle et semblait me dire :

— Comme tu as vieilli, mon camarade !

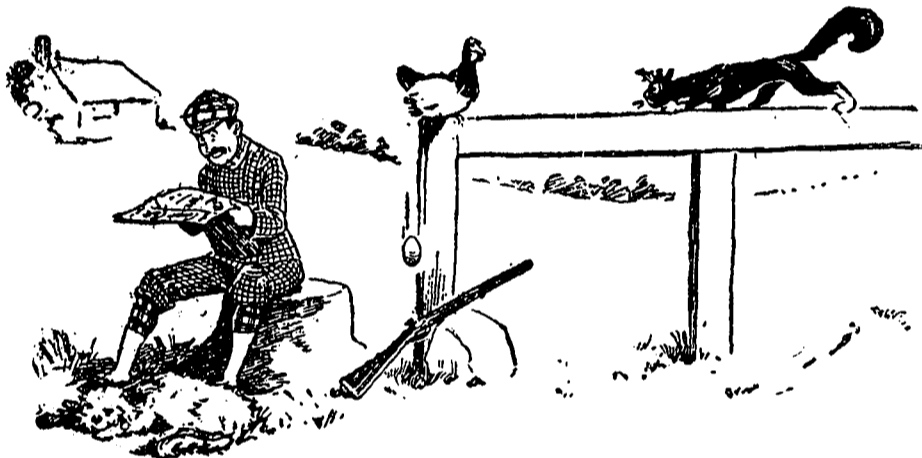
— Toi, tu es toujours le même, ami rouge-gorge ? Ton poitrail a toujours cette belle couleur de sorbe mûre qui t'a valu ton nom. Des l'aube, tu t'éveilles, ô le plus matineux des oiseaux ! et tu chantes ton mélodieux *tireli*. Tout le jour, au fond des bois humides, tu quêtes ta nourriture sous les feuilles mortes. A la Saint-Aubin, quand les prés sont encore poudrés de gelée blanche, tu marques bravement la place de ton nid, tu commences à gazouiller pour charmer ta couveuse ; et, comme ton cœur est aussi constant que chaud, tu n'as pas trop de déboires en amour. Dans le lit de mousse et d'herbe, ta nombreuse famille sommeille en paix. Quand tu quittes ton logis, tu couvres l'entrée du nid avec une feuille sèche, comme un bourgeois prudent qui ferme au loquet sa porte avant de sortir, et tu t'en vas l'esprit exempt d'inquiétude.

A l'automne, lorsqu'au long des haies rougissent à foison les senelles et les cornouilles, tu te mets au régime des fruits juteux et parfumés. Ton gosier en acquiert une souplesse nouvelle et tu chantes mieux encore. Les feuilles tombent, mais l'hiver ne t'effraie pas. Tu te rapproches seulement un peu plus des habitations et souvent, en novembre, surpris par les premières neiges fondantes, tu heurtes du bec à une fenêtre qui s'éclaire et tu y demandes sans façon l'hospitalité.

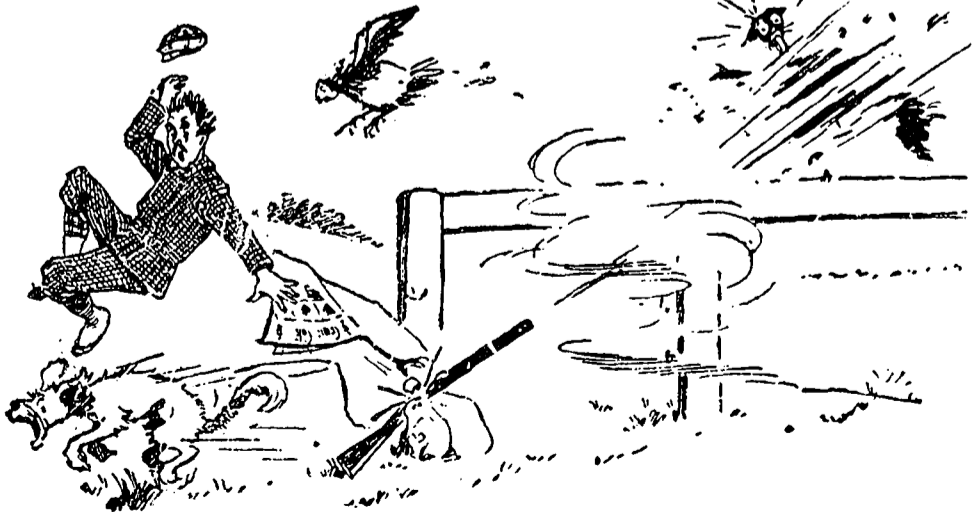
Sans doute, tu n'échappes pas au sort commun et tu vieillis comme nous tous, mais nous ne nous en apercevons pas. Nous voyons toujours aux mêmes places sautiller un rouge gorge, nous entendons ta chanson d'automne et nous croyons toujours ouïr le même oiseau. On prétend, du reste, que les décrépitudes de l'âge te sont épargnées et que, le plus souvent, tu meurs subitement, frappé d'une foudroyante apoplexie. C'est encore un des privilèges de ta destinée. "Les plus mortes morts sont les meilleures", dit Montaigne. Un soir de mai ou d'octobre, après un repas trop substantiel ou une veillée trop prolongée, tu tombes mortellement frappé. Les feuilles sèches recouvrent ton petit cadavre, comme elles recouvraient ton nid, et, en expirant, tu peux te croire encore couché dans ton berceau.

Nous n'avons pas, nous autres, le même heureux lot, ami rouge gorge ! Notre vie, moins unie que la tienne, a de plus décevantes complications. Elle est embrouillée de nombreux fils noirs semés, de rares fils d'or ; elle a plus de haut et de bas et une plus traînante vieillesse. Tout de même, elle finit. Comme toi, nous nous endormons dans la terre, et il ne reste plus de nous qu'un souvenir.

ANDRÉ THEURIET.



II
La poule, justement effrayée, hypnotisée par l'œil cruel du félin, laissa, dans son émotion, tomber son œuf, lequel, dans sa course, rencontra...



III
...le chien du fusil de Marius. Un coup terrible retentit. Marius et son chien sautent en l'air, la poule aussi, le chat aussi. Mais c'est ce dernier qui était en mauvais état ! On peut dire que voilà un œuf arrivé à temps.

UN BON COMMERCE

Le Recorder (à l'accusé). — Prisonnier, vous êtes accusé d'avoir battu le demandeur et de lui avoir poché l'œil ?

Le prisonnier. — Oui, Votre Honneur ; mais je suis tout prêt à lui donner cinq piastres en compensation.

Le Recorder. — C'est bien. (au demandeur.) Vous avez entendu ce que le prisonnier vient de dire. Êtes-vous consentant à accepter ses cinq piastres ?

Le demandeur (avec empressement). — Certainement ! Certainement ! Votre Honneur. (Au prisonnier.) Venez dehors, mon cher, et si vous m'en voulez encore, ne vous gênez pas, pochez-moi l'autre.

GUÉRISON CERTAINE

La malade (en consultation chez un de nos grands médecins). — Docteur, je suis venue vous consulter sur ma maladie. N'y a-t-il aucune chance de guérison quand l'on marche, comme moi, en dormant ? J'y suis sujette depuis bien des années, mais voici depuis quelques semaines que cela va de pire en pire.

Le docteur. — Je crois pouvoir vous guérir, madame. Prenez cette prescription et faites-la remplir, en passant, chez MM. Roy frères.

La malade. — Roy frères ! Mais je les connais très bien : ils ne sont pas pharmaciens, mais quincaillers.

Le docteur. — C'est bien cela. La prescription que je vous ai donnée est pour une boîte de braquettes de huit onces. La dose est de deux cuillerées à soupe éparpillées dans la chambre en se mettant au lit.

ENCORE PLUS VIEILLE

Le nouveau curé (qui a pris la petite fille de la maison sur ses genoux). — Eh bien, ma chère enfant, il paraît que tu es la plus vieille de la famille ?

La petite. — Ah ! pour ça, non, monsieur le curé, ma maman est plus vieille que moi.

CRUEL MAIS VRAI

La femme. — Quo ferais-tu donc, pauvre malheureux, si tu n'avais pas ta chère petite femme pour prendre soin de tes effets et de tes meubles ?

Le mari. — J'aurais de l'argent et j'en achèterais de neufs.

ATTENDEZ LA FIN

Mlle Tranchant. — Je serais certainement enchantée, Mr Dude, d'aller au théâtre ce soir, mais

j'ai promis, absolument promis, de passer la soirée avec Mr Lebeau.

Mr Dude (timidement). — Hélas !...

Mlle Tranchant. — Attendez ? Il y a peut-être un moyen... je crois pouvoir m'arranger pour y aller quand même, si...

Mr Dude (la main sur son cœur). — Oh ! mademoiselle, que je vous remercie...

Mlle Tranchant. — ...Si vous voulez bien nous donner vos billets.

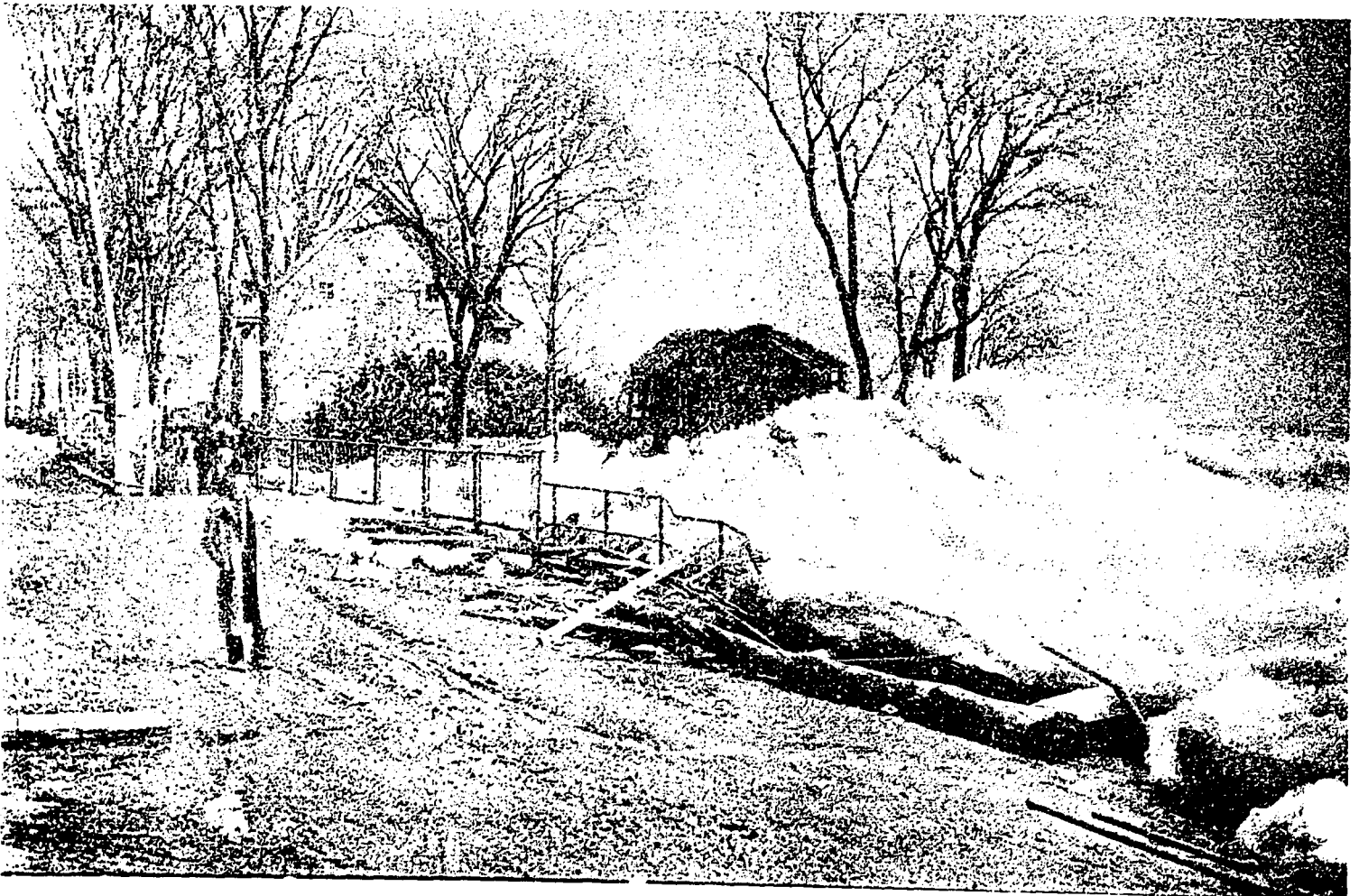
Nous avons tous au fond de nous un fou qu'il faut enfermer. — M. DE V.

L'INONDATION ENTRE MAISONNEUVE ET LA LONGUE-POINTE

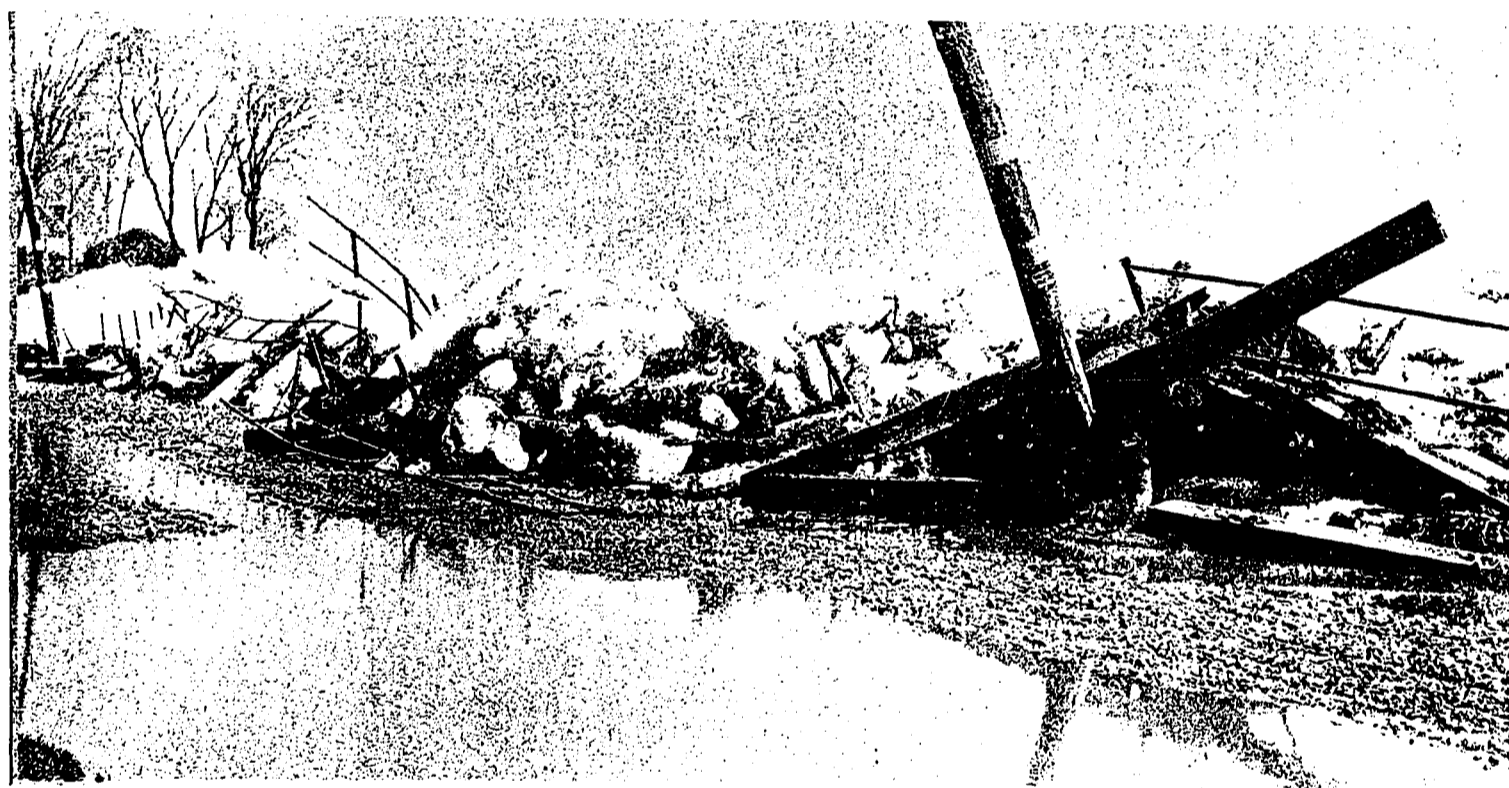
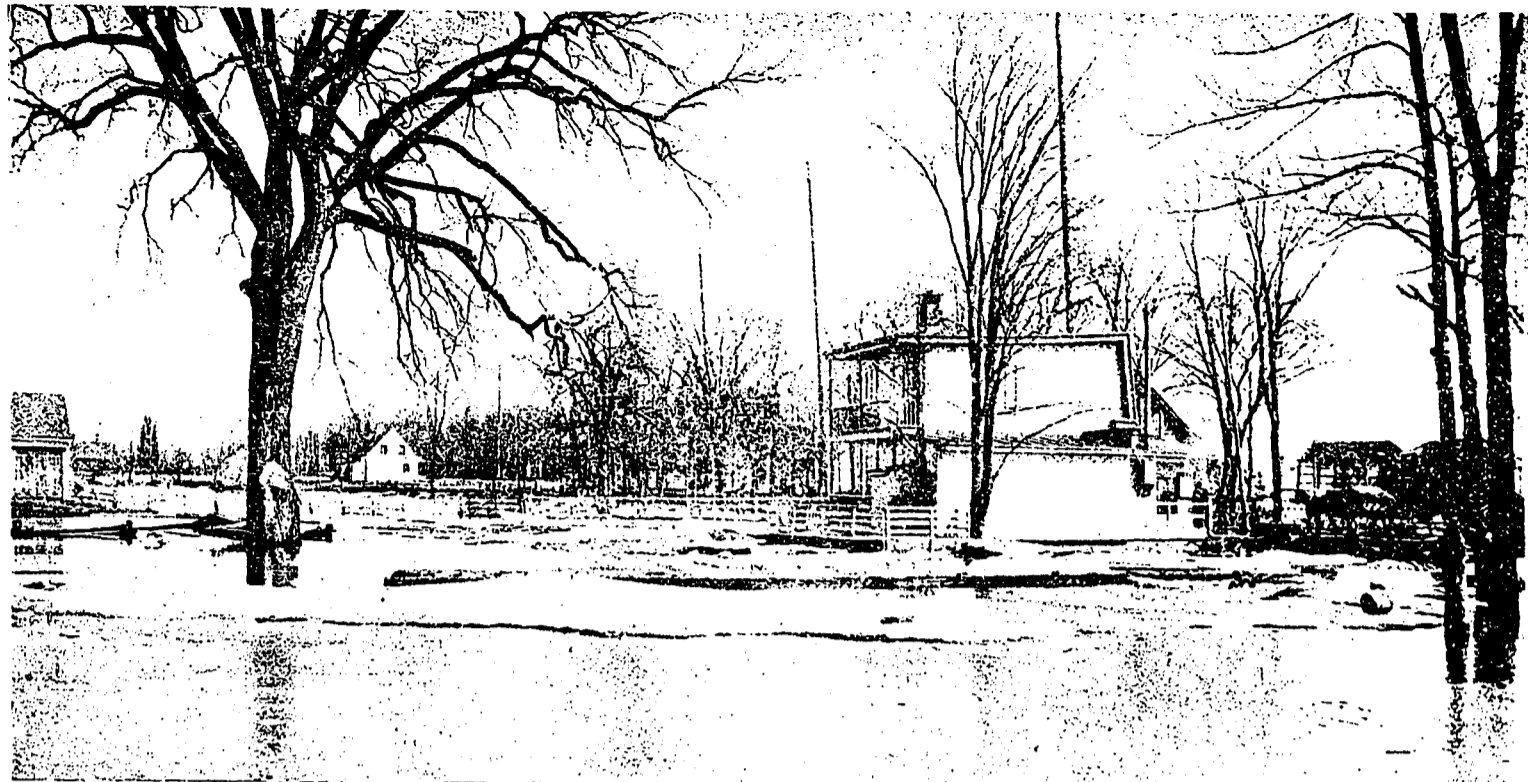
(Toutes ces vues ont été prises par MM. Laprés et Lavergne, photographes, coin des rues St-Denis et Ontario.)



LE FLEUVE, VU DES MAISONS VIAU.



LA GLACE S'ARRÊTE AU RUISSEAU MIGEON.



I.—LE RUISSEAU MIGEON. II.—LA RUE NOTRE-DAME, AVANT LE PONT. III.—LE FLEUVE, VUE PRISE APRÈS LA BARRIÈRE.

LES FÊTES DE PAQUES A LA TRAPPE



LE BAISER DE PAIX.

LES ARGUMENTS DE SUZANNE

Quand Jean Gobert mourut, il laissa pour héritage à son fils une de ces maisonnettes de torchis et de bois comme en ont les paysans pauvres, avec le pré qui l'entourait, six poules au poulailler et le devoir de soigner et de faire vivre le grand-père Gobert, qui habitait avec eux depuis son veuvage.

Le bonhomme avait eu du malheur. Presque aveugle et trop vieux pour cultiver son petit bien, il avait — comme on ne lui en offrait qu'un très modique loyer — préféré le vendre, espérant tirer un meilleur parti de son argent, mais le banquier auquel il s'adressa disparut un jour avec la caisse, le laissant, lui et beaucoup d'autres, sans aucune ressource.

Son fils le prit dans sa maison, travailla un peu plus, et ne sentit pas trop la lourdeur de cette charge, bien pesante maintenant pour les jeunes épaules de Pierrot Gobert.

Le vieux grand-père, son tuteur légal, s'il n'était pas encore en enfance, commençait à se désintéresser des choses de ce monde et ne savait plus mesurer leur importance ; il se désolait pour des vétilles et prenait très philosophiquement des événements fâcheux ; il n'avait point, par exemple — et peut-être était-ce un bonheur ! — le souci du pain quotidien, ne comprenait plus l'utilité de l'argent, intelligence que les paysans savoyards conservent d'ordinaire jusqu'à leur dernier soupir ; bref, il était incapable de donner un conseil à Pierrot et même n'y songeait pas.

Heureusement le petit était avisé pour son âge, trop jeune encore pour tirer bon parti du pré, faucher le foin et vendre le fourrage, il se décida à le louer, s'informa prudemment des prix et ne voulut point rabattre un liard sur le loyer qu'après son enquête il jugea convenable ; ainsi le rusé fermier qui avait compté sur la jeunesse de Pierrot pour conclure l'affaire à son propre avantage, fut déçu dans ses espérances.

Les pourparlers terminés, Pierrot, après avoir loué son pré, songea à louer son temps, autrement dit à se placer comme domestique aux envi-

rons. Une voisine, mise au courant de cette intention, s'offrit à l'employer, sans lui donner, il est vrai, d'autre rétribution que sa nourriture, mais en lui laissant la liberté de rendre quelques services au grand-père Gobert, qui aurait eu bien de la peine à se tirer d'affaire tout seul.

Dès lors, Pierrot, débarrassé de préoccupations graves, reprit la gaieté insouciantes qu'autorisaient ses douze ans. Son travail d'ailleurs n'avait rien de pénible, il aidait en hiver à raccommoder les paniers, à battre et à trier le grain, à inspecter et à réparer les outils, les harnais, les charrettes endommagés ; tout cela lui semblait plus agréable que d'aller assidûment à l'école comme il l'avait fait jusque-là ; mais combien c'était plus délicieux encore dans la belle saison, quand il partait pour la montagne dès le lever du soleil avec son petit troupeau, car la fermière en avait fait

son chevrier et lui donnait encore par surcroît sa nourrissonne à garder, une mignonne et frêle petite fille de six ans que ses parents, commerçants d'Annecy, laissaient en pension à la ferme, parce qu'elle tombait malade dès qu'ils essayaient de la reprendre dans leur boutique sombre et mal aérée.

Cette ouaille humaine était la préférée du berger. Il aimait bien ses chèvres, certes, et ne craignait pas d'aller loin pour les mener aux pacages qui leur plaisaient ; il supportait patiemment leurs caprices, attendait volontiers les retardataires qui s'arrêtaient le long des haies à mâchonner un brin de fenouil ou de pimprenelle, et ne se servait guère de son fouet, mais il était plus que patient, il était faible envers Suzanne, obéissait à toutes ses fantaisies, s'ingéniait à l'amuser, lui fabriquait des flûtes de

roseau et des musettes avec un brin de bois fendu aux deux bouts et garni dans ces fentes d'une feuille de lilas pliée en quatre ; avec les jolies fleurs de la montagne, les gentianes bleues, les absinthes, les orchidées de toutes couleurs, les bruyères, les rhododendrons et les narcisses embaumés, il lui faisait des bouquets et des couronnes ; il tressait pour elle des paniers de joncs qu'il remplissait, selon la saison, de fraises, de framboises, de mûres, de myrtils et de noisettes qu'il lui cassait entre deux pierres. Il construisait des huttes de feuillage pour l'abriter contre le soleil, la portait sur ses épaules quand elle était fatiguée. Bref, Pierrot, le gardien de Suzanne, n'était au fond que son très humble esclave et se complaisait dans cette servitude.

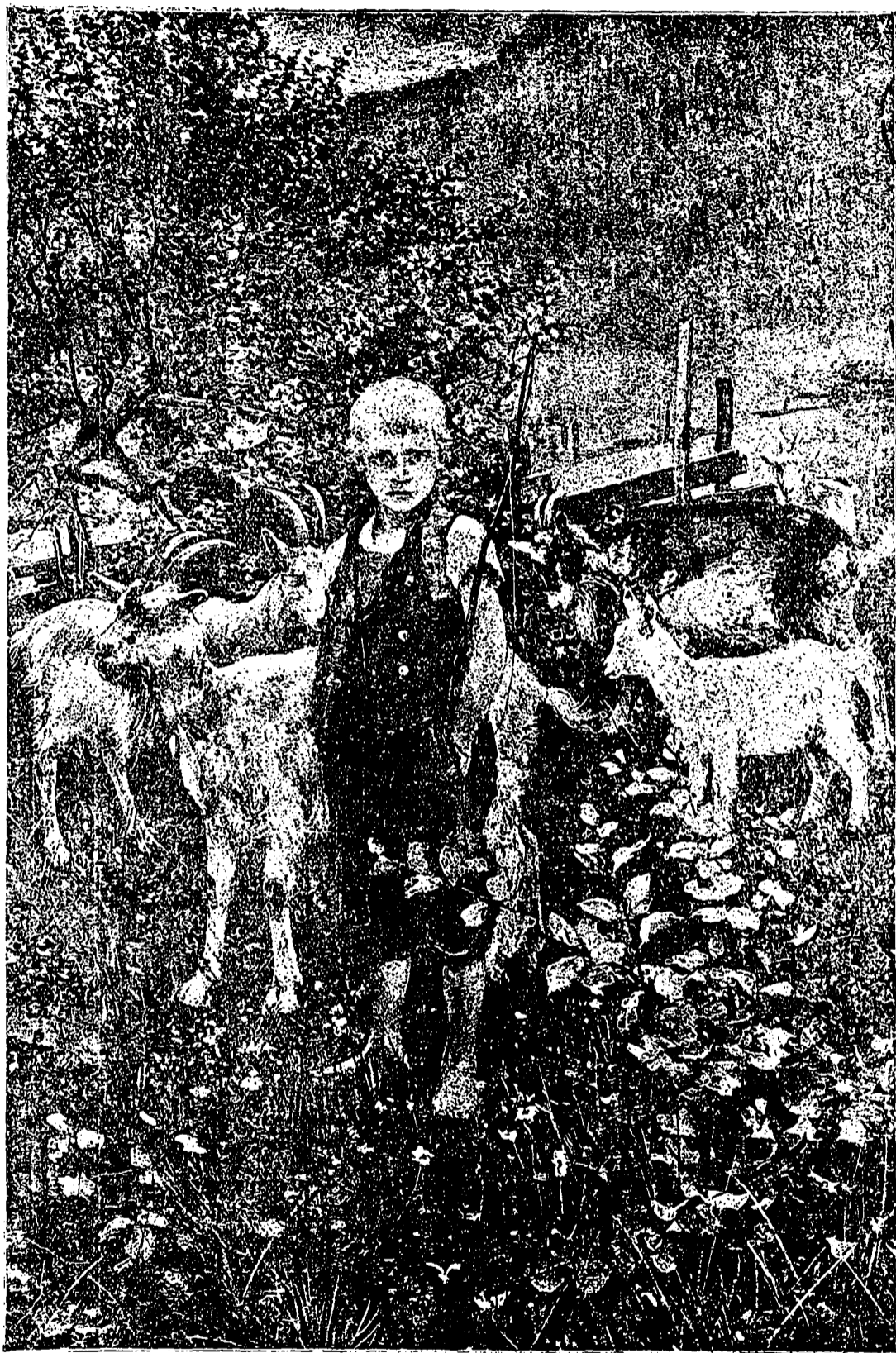
Pourquoi donc ce matin de printemps s'en allait-il tout chagrin, le long des chemins pierreux, bordés d'aubépine, qui mènent du Voiron au Vouant en passant par la "fontaine qui rit" ? D'ordinaire il riait comme la fontaine et babillait avec Suzanne, mais ce jour-là ses yeux étaient humides et une grosse larme roulait de temps en temps sur sa joue, bien qu'il s'efforçât de prendre une mine indifférente quand il croisait sur la route un paysan allant à son travail ou une femme qui cherchait des morilles.

Peut-être les causes de cette grande douleur sembleront-elles

futiles aux gens sages, mais Pierrot avait douze ans, il ne se piquait point de sagesse — bien qu'il n'en fût pas dépourvu, — et ces causes étaient suffisantes pour lui arracher des larmes. Ces choses-là ne se discutent pas.

Un gros fermier de Grand Noix mariait son fils, et, empressé de saisir cette occasion pour prouver l'importance de sa fortune, il avait décidé de faire une *noce à tout casser*, comme on dit là-bas : il y aurait des demoiselles de la ville en robes claires, et des messieurs friés au fer qui portaient des gants. On déjeunerait tout l'après-midi.

Un pâtissier de Genève, escorté d'une demi-douzaine de marmitons, préparait depuis la veille des mets extraordinaires, baptisés de noms ronflants, et des gâteaux de toutes les couleurs qui représentaient des fontaines, des cathédrales et autres motifs d'architecture. On annonçait



Pierrot songeait. (P. 10, col. 2).

encore un bal champêtre, et déjà on avait construit une tente avec un plancher : même Pierrot avait vu dresser les quatre tonneaux sur lesquels seraient juchés les ménestriers et le cornet à piston. Tout cela, me direz-vous, ne prêtait guère aux larmes. — Oui ! mais Pierrot n'était pas invité ! Encore s'en serait-il peu alligé, si sa patronne n'avait pas décidé qu'il mènerait comme toujours les chèvres à la montagne, car si on ne l'avait pas invité on ne lui aurait pas interdit du moins d'aider au service ; d'ailleurs le maître de la maison était trop désireux de montrer à tous les habitants de l'endroit de quelles splendeurs il pouvait entourer le mariage de son fils, pour ne pas laisser libre l'entrée de la fête : chacun aurait le droit d'aller et de venir, de plaisanter avec les invités assis à table, sans risquer de se faire mettre à la porte, sûr au contraire d'être agréable au bonhomme, flûté qu'on eût fait quelques kilomètres pour admirer l'élégante société qu'il recevait et le festin qu'il lui offrait.

Pourtant, et bien que son instinct l'avertit de cette bienveillante disposition à l'égard des intrus, Pierrot ne pouvait décemment pas conduire ses chèvres à la noce, en qualité de curieuses.

Mais il leur en voulait de ce que, sans elles, il aurait pu à loisir voir ces gens étranges qui mangeaient des choses bizarres, assister à leurs danses, entendre les crincrins des trois violons et les couacs du cornet à piston, réjouissance musicale sur laquelle ses oreilles n'étaient point blasées. Oh ! il les aurait bien données à garder au diable, ses chèvres, ce matin-là ! Et Suzanne, pour comble de malheur, l'abandonnait :

— « Toi, petite, tu es invitée, » avait dit la patronne tout en sortant de l'armoire la robe de soie qu'elle n'avait point mise depuis bientôt vingt ans, lors de ses propres noces.

Et l'ingrate fillette occupée en ce moment à consoler Pierrot, avait aussitôt oublié le chagrin de son ami pour battre des mains et sauter de joie. Pourtant elle était venue l'embrasser pendant qu'il faisait sortir les chèvres de l'étable.

— « Va au Vouant, tu verras la tente de là haut, et tu entendas le bruit des "boîtes" ; ils vont en tirer toute la journée, il paraît que c'est comme le tonnerre... Voyons, mon Pierrot, faut pas te désoler pour si peu. Il n'y a pas de quoi, vois-tu.

— Ça t'est facile à dire à toi qui y vas, répliqua-t-il avec humour.

— Oh ! moi je te donnerais ma place de bon cœur, si j'étais assez grande pour mener les chèvres, dit-elle d'un ton qui ne permettait pas de mettre en doute sa sincérité.

— C'est gentil ! » remercia-t-il, touché ; il avait envie d'ajouter : « Viens avec moi, alors, je ne m'ennuierai presque pas, mais la honte qu'il sentit de son égoïsme lui ferma la bouche.

— Surtout va au Vouant, à la grotte ! lui cria-t-elle pendant qu'il s'éloignait, ça me fera plaisir de savoir où tu es ! »

Elle avait, en lui faisant cette recommandation, un air à la fois malin et mystérieux qu'il ne vit pas, car il se retourna à peine pour lui répondre.

Il obéit pourtant, d'abord parce qu'il avait l'habitude d'obéir à Suzanne,

et puis que lui importait !... et tout en gravissant les sentiers en pente rapide, à peine tracés, où les cailloux roulent sous le pied, il songeait à toutes les merveilles qu'il ne verrait pas sans pouvoir retenir ses larmes, le pauvre ! D : temps à autre, quand les gens de la noce tiraient des "boîtes", les chèvres inquiètes s'arrêtaient ; Pierrot, se retournant vers la vallée, contemplait pendant quelques secondes l'endroit d'où partait la détonation, puis reprenait tristement sa route.

Arrivé à la grotte, cette ouverture béante dans le flanc de la montagne, que les paysans de là-bas désignent sous le nom peu poétique mais expressif de "Grand-guole," il s'assit sur une grosse pierre, tout au fond de la caverne, d'où il ne pouvait voir le hameau, et la tête dans ses mains il s'abîma dans sa peine.

Il y avait longtemps, plusieurs heures peut-être, qu'il était là, quand la sensation qu'une ombre passait devant l'entrée de la grotte lui fit tourner la tête. Suzanne était devant lui ; elle éclata de rire devant sa mine stupéfaite.

— « Eh ! oui, c'est moi ; tu penses bien que je ne voulais pas te laisser tout seul ici à te chagriner pendant que les autres s'amuse, mais je voulais te faire une surprise. Et puis si j'étais partie avec toi ce matin, nous n'aurions rien eu de toutes ces bonnes choses... tandis que... regarde ! »

Et, tout en causant, elle défaisait un gros paquet bien lourd pour elle, contenant des provisions de toutes sortes, des échantillons de toutes les friandises qui composaient le festin.

— « Pauvre Suzanne ! que tu es gentille, mais c'est ton déjeuner que tu m'apportes là !

— Pas du tout, on n'était pas encore à table quand je suis partie. C'est le cuisinier qui m'a tout donné, Je me suis glissée dans la cuisine, il m'a dit : « Va t'en, petite, tu nous embarrasses ; » moi j'ai répondu :

— « Je ne voulais pas vous déranger, monsieur, mais j'ai un grand ami qui a bien du chagrin parce qu'on ne l'a pas invité ; moi je suis invitée, mais j'aime mieux aller déjeuner avec lui pour le consoler. Voulez-vous me donner ma part ? » Il m'a regardée en riant et tous les petits garçons en blanc qui sont avec lui riaient aussi. A la fin il a dit :

— « Tu es une brave petite fille et je veux bien te faire plaisir, mais ce n'est pas commode d'emporter des sauces. » Je lui ai expliqué que je tenais surtout aux gâteaux : il a ri encore bien plus fort, mais il m'a donné tout ça ; j'espère que tu n'as plus de chagrin de ne pas être de la noce ?

— Ma foi non, puisque te voilà, répliqua Pierrot tout rasséréné.

— Ça va être amusant de faire la dinette : il y a là de très bons petits gâteaux, ça s'appelle des "Arguments".

— Quel drôle de nom !

— C'est le cuisinier qui me l'a appris ; il a dit que ton chagrin ne résisterait pas à "d'aussi excellents arguments".

Et la gaieté des deux enfants pendant toute la journée prouva que ce pâtissier-là avait le don de prophétie.

HENRI FAYEL.

FEUILLETON DU "SAMEDI"

COMMENCÉ DANS LE NUMÉRO DU 27 NOVEMBRE 1897

LE SUPPLICE D'UNE FEMME

Le Fils de Gabrielle

SEPTIÈME PARTIE

IV

(Suite)

— C'est mon affaire.

— Vous savez donc où nous devons la chercher ?

— Peut-être.

— Pourquoi, alors, ne la trouverons-nous que dans huit jours ? En nous mettant à sa recherche cette nuit même, nous pourrions peut-être dès demain...

José Basco secoua négativement la tête.

— Pas avant huit jours, dit-il.

— Quel homme singulier ! murmura Ludovic ; ce n'est pas demain, ni dans trois jours, ni dans cinq, ni dans six, c'est dans huit jours.

— Oui, c'est le temps qu'il faut.

— Pour faire quoi ?

— Et ! parbleu, pour la retrouver.

— Comme vous le disiez tout à l'heure, mon cher José, mon esprit a perdu sa lucidité ; je cherche vainement à comprendre... Après tout que m'importe ? Je n'ai qu'une chose à faire : me laisser diriger par vous. Pourvu que vous retrouviez Mlle de Coulange, qu'elle soit ma femme et que je mette la main sur les millions du marquis, au diable tout le reste !

— Ah ! ah ! vous ne comprenez pas, fit le Portugais : eh bien asseyez-vous et écoutez-moi. Vous allez comprendre.

— Que va-t-il me dire ? se demanda le jeune homme en reprenant sa place sur son siège.

— Je vous promets que demain, je saurai où Sosthène de Perny a conduit Mlle de Coulange. Certainement, vous pourriez dès demain la ramener au domicile paternel. Mais il ne le faut pas. Il ne le faut pas parce que la marquise, le marquis, l'institutrice, Morlot, tout le monde enfin, doit croire que nous nous sommes mis à sa recherche pendant les huit jours qui vont s'écouler, que nous avons eu le bonheur de découvrir l'endroit où elle était enfermée et de l'arracher des mains de son ennemi.

— Et si les hommes de la police, si Morlot la retrouvent avant nous ?

— Ils ne la retrouveront pas. Je vous le répète, c'est vous qui la ramènerez triomphalement à l'hôtel de Coulange. Je vois d'ici la scène touchante qui aura lieu. Le marquis vous serrera dans ses bras à vous étouffer et la bonne marquise se prosternera à vos genoux comme devant un Dieu sauveur.

— Superbe ! exclama le jeune homme. Mais pardon, mon cher José, comment pourrez-vous savoir demain où se trouve Mlle de Coulange ?

— Curieux, va. Il faut qu'on vous dise tout.

— Excusez-moi, mon cher de Rogas ; mais je ne vous demande pas de me dire ce que vous croyez devoir me cacher.

— Je le sais. Mais le moment est venu de vous apprendre une chose que vous sauriez depuis longtemps déjà si je n'eusse craint de troubler vos amours, en effarouchant certains scrupules que je croyais encore en vous.

— Moi, scrupuleux, allons donc !

— Eh bien je commence par vous dire, d'abord, que je verrai demain Sosthène de Perny et que c'est lui-même qui me dira où il a conduit Mlle de Coulange.

— Mais vous le connaissez donc ? s'écria Ludovic, laissant voir un grand étonnement.

— Oui je le connais.

Les yeux de Ludovic, démesurément ouverts, restaient fixés sur José Basco. Il paraissait stupéfié.

— Ah ! tenez, de Rogas, dit-il d'un ton de reproche, je vous en veux. Pourquoi ne m'avez-vous pas dit cela tout de suite ! Vous m'avez laissé me tourmenter quand il vous était si facile de me tranquilliser !

—J'ai pour principe, mon cher comte, de ne dire jamais que ce que je dois dire, et seulement quand je le veux.

—Soit. Mais je croyais avoir depuis longtemps mérité toute votre confiance.

—S'il en était autrement, je ne vous dirais rien. Quand je vous ai tendu la main pour vous retirer du gouffre où vous étiez englouti et que je vous ai parlé de l'immense fortune que nous pouvons conquérir, je ne vous ai point caché, en vous proposant une association, que j'avais déjà deux associés.

—C'est vrai. Vous m'avez même dit, ce jour-là ; il y aura dix millions pour nous, le reste sera pour vous.

—Parfaitement.

—Et j'ai accepté l'association avec joie, avec enthousiasme ; et j'ai fait tout ce que vous avez voulu. Ah mon cher José, ajouta-t-il les yeux étincelants, que ne ferait-on pas pour posséder des millions ?

—J'évaluais alors la fortune du marquis à vingt-deux ou vingt-trois millions, et nous savons aujourd'hui qu'elle est de trente millions.

—Ce chiffre merveilleux m'éblouit, me donne le vertige... Et cette fortune princière nous échapperait ! Non, non... Tenez, de Rogas, je vous le dis, si quelqu'un osait me disputer Maximilienne, ou plutôt les millions du marquis, je serais capable...

—Vous seriez capable ?...

—Eh bien, oui, je serais capable de devenir assassin !

—J'espère bien que vous ne serez pas forcé d'en venir là, répondit José avec un hideux sourire.

—Revenons à nos deux associés, Sosthène de Perny est l'un d'eux, n'est-ce pas ?

—Vous avez deviné.

—Et l'autre ?

—Vous l'avez eu pendant quelque temps comme domestique.

—Gérôme ?

—Lui-même.

—Et je ne me suis douté de rien. Je suis ébahi, mon cher José. Ce diable de Jérôme a-t-il assez bien joué son rôle !

—C'est à la suite d'un service important que Gérôme m'a rendu, que je l'ai pris pour associé, sachant, d'ailleurs, qu'il me serait très-utile. Et puis, il est un ami de jeunesse de Sosthène de Perny. C'est à la suite d'une révélation étrange que m'a faite ce dernier, que j'ai conçu l'idée de vous faire épouser Mlle de Coulange et de vous mettre, presque aussitôt après le mariage, en possession de l'immense fortune du marquis.

V

—Je comprends : il vous fallait absolument un troisième associé, pour remplir le rôle d'amoureux.

—Nous ne pouvions rien faire sans un amoureux, et c'est vous que j'ai choisi.

—Quand je pense que j'ai longtemps douté de la sincérité de votre amitié. Ah ! mon cher José !...

—Sosthène de Perny possède des papiers qui contiennent un secret d'une importance exceptionnelle. Or, grâce à ce secret, que vous ne devez connaître qu'après votre mariage, notre association est toute-puissante ; il nous permet d'écarter toutes les obstacles qui pourraient entraver la réussite de notre entreprise.

Cependant, je n'ai pas à me louer de Sosthène de Perny. La haine profonde qu'il a pour sa sœur et son beau-frère l'empêchent de raisonner sainement. De plus, il a le défaut de boire ; il n'est pas de jour qu'il ne tombe ivre-mort, ce qui arrive aussi fréquemment à son ami Des Grolles.—c'est le véritable nom de Gérôme. Déjà surexcité par sa haine, vous voyez quelles fumées doivent lui monter au cerveau. Deux ou trois fois déjà, par des actes d'insensé, il a failli tout compromettre. Il veut bien avoir sa part des millions du marquis ; mais il n'en cherche pas moins, et cela par tout les moyens qu'il peut imaginer, à assouvir sa haine et sa soif de vengeance.

Malheureusement, aidé de Des Grolles, son âme damnée, il agit sans me consulter, et je n'ai connaissance de ses actes de folie que quand ils sont accomplis. C'est ainsi que maladroitement, bêtement, il a écrit à Mme de Valcourt cette lettre anonyme qui a révélé sa présence à Paris. Aujourd'hui, il fait pire : par suite de je ne sais quelle pensée folle qui a trotté dans sa tête, il enlève Mlle de Coulange. Pourquoi ? Oh ! le fou ! le fou !... Ah ! il s'est bien gardé de me faire connaître son stupide projet.

—Malgré ce que vous m'avez dit tout à l'heure, je ne suis pas rassuré. Dans un moment d'ivresse et de folie, poussé par sa haine, il peut égorgé Maximilienne.

—Non, n'ayez point cette crainte. Ah ! si c'était sa sœur, je ne dis pas... Mais il n'a pas de haine pour sa nièce. Savez-vous ce que je crois, Ludovic ? Je crois qu'il a enlevé Maximilienne pour jouir stupidement de la douleur et de la désolation de la marquise et du marquis.

—Mais, s'il en est ainsi, José, il est fou à lier.

—C'est ce que, prudemment, nous serons forcés de faire, afin de mettre fin à ses coups de tête. Cependant, tout en n'approuvant point l'enlèvement de Mlle de Coulange, quand je vois la marquise et le marquis vous acclamer comme le sauveur de leur enfant, je le considère presque comme une chose heureuse.

—Au fait, vous avez raison, mon cher José.

—Dans la vie, voyez-vous, la plus grande habileté consiste à savoir tirer profit de tous les événements.

—José, répliqua le jeune homme d'un ton convaincu, je vous promets que je saurai tirer parti de celui-ci.

Et un éclair qui s'éteignit aussitôt sillonna son regard.

—Ainsi, reprit-il, après un court silence, c'est bien convenu, dans huit jours, en triomphe, nous ramènerons ma fiancée à l'hôtel de Coulange...

—Oui, dans huit jours.

—José, il me vient une idée.

Est-ce que vous ne pourriez pas, demain ou après-demain, me présenter à Sosthène de Perny ?

—A quoi bon ?

—D'abord, je désire le connaître. Et puis, du moment que nous sommes quatre associés, il me semble que nous devons nous trouver tous ensemble au moins une fois avant le mariage.

—Est-ce bien utile ?

—Mon cher José, il est toujours utile de se connaître quand on a des intérêts communs.

—Quelquefois.

—Toujours. D'ailleurs, je serais enchanté de revoir Gérôme. Je m'étais attaché à lui. Après l'avoir traité en domestique, lui serrer amicalement la main, ne trouvez-vous pas, José, que ce sera drôle ! Eh bien, nous rirons !

—Sérieusement, est-ce que vous tenez réellement à vous trouver avec Sosthène et Des Grolles ?

—Mais oui, mais oui.

—Eh bien, soit. Demain, nous dînerons tous les quatre ensemble.

—Bravo ! Nous irons d'ici tous les deux, au lieu du rendez-vous ?

—Non. Il faudra vous trouver à six heures du soir à Bougival.

—A quel endroit ?

—Devant le pont. Nous dînerons dans un des restaurants de l'île de la Chaussée, au bord de la Seine.

VI

Immédiatement après le dîner, le comte de Rogas quitta Ludovic, en lui disant :

—A demain matin !

Depuis environ deux mois, José Basco sortait presque tous les soirs, et il lui arrivait souvent de ne rentrer que vers trois ou quatre heures du matin. Nous n'avons pas besoin de dire qu'il passait toutes ses soirées chez la soi-disant baronne de Waldreck, où il était toujours sûr de rencontrer quelques riches étrangers.

Dès que le faux comte de Rogas fut parti, Ludovic se retira dans sa chambre. Aussitôt, son visage prit une expression douloureuse.

—C'est horrible, horrible ! murmura-t-il.

Il était brisé et comme anéanti. Tout à l'heure, en présence de son complice, il avait employé tout ce qu'il avait de force pour se contraindre. Il avait fait taire son indignation, il avait dompté sa fureur. Ah ! comme il aurait préféré cracher à la face du misérable tout son dégoût !... Mais il fallait sauver Maximilienne, et pour cela, pendant quelques jours, il devait jouer son rôle de scélérat.

Depuis le jour où il s'était senti relevé par l'amour, depuis le jour où le regard divin de Maximilienne avait purifié son cœur et éclairé sa conscience, il avait trouvé lourd le joug qu'il portait. Il aurait voulu s'en débarrasser, mais comment ? Hélas ! il était sous la domination de José Basco et celui-ci le tenait enchaîné.

Maintenant, éclairé par Morlot, qui lui avait montré le faux comte de Rogas et ses complices agissant dans l'ombre, poursuivant avec une audace inouïe leur œuvre infernale, il voyait dans quelle horrible situation il se trouvait. Un effroyable abîme était sous ses pieds. Mais, déjà il avait pris une résolution ; ce qu'il avait à faire, ce qu'il devait faire, il le savait.

Pendant près d'une heure, la tête appuyée contre le dossier du canapé, il resta plongé dans l'amertume de ses sombres pensées.

Soudain il s'agita convulsivement et se redressa.

—Et voilà ce que j'ai été et voilà ce que je suis, dit-il d'une voix étranglée. Malheur, malheur !... Quelle triste vie que la mienne ! C'est ma faute. Je pouvais être quelque chose et je ne suis rien. Ah ! maudit soit le jour où j'ai rencontré de Rogas, ce démon échappé de l'enfer !... J'étais perdu, c'est vrai ; mais je n'étais pas encore ce que je suis devenu, un misérable !

Ah ! malheureux ! s'écria-t-il en se frappant le front, qu'as-tu fait de ton nom et de ton honneur ?

Après être resté un moment silencieux, son visage changea subitement d'expression. Il y avait dans son regard une sorte de rayonnement.

Il joignit les mains et se mit à genoux comme devant une image sainte.

— Maximilienne, ma chère Maximilienne ! prononça-t-il.

Il y avait dans sa voix une tendresse infinie.

— Oh ! comme je t'aime, comme je t'aime !

Un sanglot s'échappa de sa poitrine et de grosses larmes coulèrent lentement le long de ses joues.

Il se releva et se jeta sur le canapé où il se roula et se tordit dans les convulsions d'un affreux désespoir. Il poussait des gémissements, parfois des cris de fureur, et pleurait à chaudes larmes.

Vers une heure il entendit rentrer le comte de Rogas. Il se dressa brusquement, comme poussé par un ressort. Ses yeux se fixèrent sur une panoplie et plus particulièrement sur un couteau catalan, sans gaine, dont la lame longue et effilée, luisait, à la clarté de la lampe, avec des effets d'arc-en-ciel.

— D'où vient-il ? De faire son métier de grec, de voleur ! murmura-t-il sourdement. Ah ! ah ! il le faut faut bien : la fin du mois approche, et le comte de Montgarin a besoin d'argent !

On ne saurait dire ce qu'il y avait d'amertume, de douleur profonde dans la façon dont il prononça ces derniers mots.

Il entendit José Basco traverser le salon.

— S'il vient ici, l'infâme ! reprit-il en se rapprochant de la panoplie, je suis capable de lui plonger la lame de ce couteau dans la poitrine.

Mais le bruit des pas du Portugais cessa de se faire entendre. Il venait de rentrer dans sa chambre.

Une flamme passa dans le regard du comte de Montgarin, et il eut un sourire étrange.

Il se jeta tout habillé sur son lit, et il passa le reste de la nuit éveillé, laissant tourbillonner dans sa tête toutes sortes de pensées désordonnées.

A huit heures il sortit de sa chambre et alla s'asseoir dans le salon où François venait d'allumer du feu.

José Basco était déjà levé ; un instant après il vint rejoindre Ludovic. Ils se serrèrent la main.

— Aujourd'hui, mon cher comte, vous êtes le chevalier de la Triste Figure, dit José ; je parie que vous n'avez pas fermé l'œil de la nuit. Vous êtes toujours inquiet, avouez-le.

— Si je disais le contraire, je mentirais.

— Après ce que je vous ai dit hier au soir, vous devriez être rassuré.

— Mon cher José, répondit Ludovic avec un sourire forcé, je n'aurai plus aucune inquiétude quand Maximilienne et moi nous aurons signé notre acte de mariage devant M. le maire paré de son écharpe tricolore.

— Nous y arriverons, encore un peu de patience.

— Vous savez bien que je n'en manque point. J'ai un conseil à vous demander.

— Je suis prêt à vous le donner.

— Dois-je aller aujourd'hui à l'hôtel de Coulange ?

— Mais tous les jours, mon cher comte, tous les jours. D'abord, c'est pour vous un devoir d'aller prendre des nouvelles de la marquise. Et puis il est bon que vous sachiez un peu ce qui se passe. Au fait, vous avez une physionomie de circonstance, elle ne manquera pas de produire son effet.

— Vous avez la même pensée que moi, José ; je me disais cela tout à l'heure en me regardant dans une glace.

— Naturellement, vous direz au marquis et à la marquise que, de notre côté, nous nous sommes mis à la recherche de Mlle de Coulange. Comme un homme très-pressé, qui sait combien les instants sont précieux, ne restez que quelques minutes à l'hôtel de Coulange ; ne vous asseyez même pas. Vous êtes trop tourmenté. Vous ne pouvez pas rester en place. Vous n'avez plus qu'une pensée : retrouver Maximilienne. Vous avez passé la nuit à visiter les quartiers excentriques de Paris. Malgré votre répugnance, vous n'avez pas hésité à pénétrer dans toutes sortes de bouges, dans les véritables coupe-gorge. Mais vous avez réfléchi et vous êtes à peu près convaincu que ce misérable Sosthène de Perny à conduit Mlle de Coulange aux environs de Paris. Vous allez vous mettre à fouiller toute la banlieue, rien n'échappera à vos investigations, vous irez partout, quêtant pour ainsi dire des renseignements.

De cette façon, ils seront prévenus et il ne leur paraîtra pas extraordinaire que vous ayez retrouvé Maximilienne.

Ah ! tâchez, si c'est possible, de savoir ce que fait cet agent de police qu'on appelle Morlot.

— Je le saurai. Si j'allais tout de suite faire une visite au marquis et à la marquise ?

— Rien ne vous en empêche.

— Alors, à ce soir.

— Au pont de Bougival.

Le comte de Montgarin arriva à l'hôtel de Coulange comme Morlot sortait du cabinet du marquis. Ils se rencontrèrent dans l'antichambre.

— Eh bien, avez-vous quelque chose à me dire ? demanda Morlot.

— Oui beaucoup de choses.

— Nous ne pouvons pas causer ici, reprit Morlot ; faites votre visite à M. le marquis et venez vite me trouver rue Rousselet.

Ludovic ne resta que quelques minutes avec le marquis et s'empressa de rejoindre Morlot à qui il raconta la longue conversation qu'il avait eue avec le faux comte de Rogas.

— Ainsi, dit Morlot, quand Ludovic cessa de parler, il a prétendu qu'il n'était pour rien dans l'enlèvement ?

— Oui.

— Maintenant, je vois clair dans son jeu. Comme je l'avais parfaitement deviné, il a voulu me dépister en me lançant sur Sosthène de Perny. Evidemment, il croit que j'ignore qu'il est le complice de Sosthène. Il faut lui laisser sa conviction. Quand à vous, monsieur de Montgarin, continuez sans défaillance ce que vous avez si heureusement commencé. Surtout, monsieur le comte, tenez-vous constamment sur vos gardes : vous avez affaire à d'habiles coquins. Défiez-vous, car, avant de se livrer complètement, ils peuvent vous soumettre à certaines épreuves. Je n'ai pas à vous cacher que si maintenant, ils éventaient votre ruse, nous aurions beaucoup à craindre.

Dans huit jours vous rendrez Maximilienne à sa mère, vous a-t-il dit. C'est long, huit jours. Je trouverai, je l'espère, le moyen de ne pas attendre si longtemps. Mais, avant tout, il faut que nous sachions où ils ont enfermé leur prisonnière. Ce soir vous allez vous trouver avec eux. Qui sait ? ils vous le diront peut-être. Mais, pour cela, il faut que vous sachiez leur inspirer une entière confiance. Vous avez pu tromper le faux comte de Rogas ; c'est bien. Mais ce n'est pas assez, il faut réussir également près des autres. Ne craignez pas de vous mettre à leur niveau.

Je vous le répète, ne voyez que le but à atteindre. C'est par vous que Mlle de Coulange doit être sauvée. De Rogas et les autres se sont servis de vous pour leurs crimes, moi je vous emploie pour leur châtement !

Après un silence, Morlot reprit :

— C'est à Bougival que vous vous trouverez ce soir avec eux. Comme ce serait facile de s'emparer des trois bandits ! Mais je résiste à la tentation.

— Pourquoi ?

— Parce que j'ai peur pour Mlle de Coulange. Ah ! si nous savions où elle est !

Morlot continua :

— Le faux comte de Rogas vous a donné rendez-vous devant le pont de Bougival ; c'est donc à Bougival même ou dans une des communes avoisinantes que Sosthène de Perny a conduit Mlle Maximilienne. Je connais parfaitement tous les environs de Paris ; or, de ce côté, à Rueil, à Chatou, à Croissy, à Bougival, il y a, plus que partout ailleurs, de nombreuses maisons isolées, de charmantes villas que leurs propriétaires n'habitent que l'été. A n'en pas douter, c'est dans une de ces maisons isolées, où peuvent se commettre tous les crimes, que Mlle de Coulange est enfermée et gardée par Sosthène de Perny et Armand Des Grolles.

Maintenant supposons que je m'empare ce soir des trois complices et qu'ils refusent de parler. Que devient votre fiancée ? Assurément, on peut envoyer dans le pays vingt-cinq et même cinquante agents chargés de visiter l'une après l'autre toutes les habitations suspectes ; mais deux, trois, quatre jours et plus peuvent se passer en recherches inutiles. Pendant ce temps, Mlle de Coulange, qui ne voit plus personne, qui n'entend plus de bruit autour d'elle, comprend que ses ravisseurs l'ont abandonnée. Elle essaye vainement de sortir de prison, si ce n'est pas un cachot. Elle appelle à son secours, ses cris ne sont pas entendus. Alors, de nouvelles terreurs la saisissent. Elle se voit condamnée à mourir de faim. Que faire ? Rien. Elle est comme dans un sépulcre. Bientôt toutes ses forces sont épuisées, elle éprouve des tortures sans nom. Oh ! la faim et la soif, deux épouvantables choses !... Enfin elle s'affaisse ou tombe, peut-être pour ne plus se relever.

— C'est horrible, monsieur Morlot, et j'en suis épouvanté.

— Eh bien, voilà pourquoi je ne veux point profiter ce soir de l'occasion qui m'est offerte de m'emparer des trois misérables que je poursuis et dont je veux le châtement. Encore une fois, ne pensons, quant à présent, qu'à Mlle de Coulange et à sa pauvre mère. Monsieur de Montgarin, il faut, avant tout, délivrer votre fiancée.

— Ah ! pour cela, vous pouvez compter sur moi.

Le jeune homme se leva pour s'en aller.

— Allons, bonne chance, monsieur de Montgarin ! dit Morlot.

VII

Nous avons quitté la maison de la Belle Bonnette au moment où Maximilienne commençait à reprendre ses sens. Peu à peu son corps s'était réchauffé devant la flamme du foyer et l'engourdissement de ses membres, causé par le froid, avait disparu.

Elle rouvrit les yeux, se recula et regarda autour d'elle avec étonnement.

— Voyons, dit-elle, est-ce que ce n'est pas un rêve, un affreux cauchemar ! Ah ! mais que m'est-il donc arrivé ? Je ne me souviens pas !

Alors ses yeux, devenus hagards, commencèrent à se fixer sur les objets qui l'entouraient.

— Ce n'est pas ma chambre, reprit Maximilienne : je ne connais rien ici, je ne suis pas à l'hôtel de Coulange.

Presque aussitôt la mémoire lui revint. Elle poussa un cri rauque et se dressa debout, frémissante, le regard épouvanté. Elle resta un instant immobile, puis elle s'élança vers la fenêtre. Elle chercha à l'ouvrir. Impossible. Par surcroît de précautions on avait cloué les deux rideaux. Alors elle vit les barreaux de fer.

Elle se retourna. Ses yeux cherchaient une porte. Elle vit ses deux gardiennes.

— Que faites-vous là ? demanda-t-elle.

— Rien, vous le voyez bien, répondit Charlotte avec effronterie.

— Qui êtes-vous ?

— Vos deux servantes. Vous aviez perdu connaissance, vous étiez glacée, presque morte ; c'est nous qui vous avons donné des soins, qui vous avons réchauffée et rappelée à la vie.

— Si vous avez fait cela par pitié pour moi, je vous remerciais, répondit Maximilienne. Les plus méchantes gens ne laissent pas mourir une bête sans la secourir. Allez, je comprends : si l'on ne veut pas que je meure, c'est que ma vie peut servir à quelque chose.

En parlant, elle s'était approchée des deux blondes.

— Vous, je vous connais, reprit-elle, s'adressant à Elisabeth.

— Sous le regard de Maximilienne, Elisabeth baissa la tête.

— Ainsi, vous êtes toutes deux les complices des deux hommes ! dit Mlle de Coulange. Pourtant, vous êtes bien jeunes pour être des misérables. Etes-vous les deux sœurs ? Non, vous ne vous ressemblez pas. Vous, qui m'avez répondu et qui levez audacieusement la tête, vous avez quelque chose dans le regard qui me fait frissonner ; votre compagne baisse les yeux et la honte a rougi son front. Voyons, ai-je le droit de faire quelques questions !

— Si vous le voulez ?

— J'ai été amenée ici par deux hommes, où sont-ils ?

— Ils sont partis.

— Quand reviendront-ils ?

— Nous ne le savons pas.

— Où suis-je ici ?

— Dans votre chambre.

— Dites-ma prison. Mais vous ne m'avez pas comprise ; je vous demandais le nom de l'endroit où nous sommes.

— Il nous est défendu de vous le dire.

— Ah ! vous est-il aussi défendu de me dire à quelle distance je suis de Paris ?

— Nous en sommes à trois ou à quatre lieues.

— A qui appartient cette maison ?

— Je n'en sais rien.

— Ce n'est donc pas ici que vous demeurez ?

— Non.

— Vous habitez à Paris ?

— Oui.

— Pourquoi êtes-vous ici ?

— Pour vous servir.

— Je comprends : vous êtes mes gardiennes. Alors, vous devez savoir ce qu'on veut faire de moi ? Quels ordres vous ont été donnés ?

— Nous devons nous tenir constamment à votre disposition pour vous servir ; nous devons veiller sur vous et vous empêcher de franchir le seuil de la porte de cette chambre.

— Ainsi, je suis réellement dans une prison ?

Charlotte ne répondit pas.

— Et si je voulais m'échapper ? fit Maximilienne.

— C'est impossible.

— Pourquoi ?

— Parce que après cette porte il y en a d'autres que vous ne pourriez pas ouvrir. Quant à la fenêtre, si vous n'avez pas vu regardez.

Après être restée un moment silencieuse, Maximilienne reprit :

— Vous êtes bien jeunes l'une et l'autre pour le vilain métier qu'on vous fait faire. Mais vous n'avez donc ni père, ni mère, ni frère, ni sœur ? Dans quelle fange vous traînez-vous ? Quelles malheureuses créatures êtes-vous donc ? Ah ! tenez, mon cœur se serre en pensant à votre destinée, et je sens s'apaiser la colère qui tout à l'heure, grondait en moi. Je ne vous connais point, je ne sais pas à

quel monde vous appartenez : mais qui que vous soyez, je vous plains ; oui, je vous plains de tout mon cœur. J'ignore ce qu'on veut faire de moi, je ne sais pas encore quelles seront mes souffrances ; n'importe, celle qu'on vous a donnée à garder est moins malheureuse que vous !

Après ces paroles, Maximilienne s'éloigna lentement et alla s'asseoir près de la cheminée.

— Viens, dit Charlotte à Elisabeth.

Et elles sortirent de la chambre.

Maximilienne entendit le grincement d'une clef dans la serrure.

— Mes geôliers prennent leurs précautions, murmura-t-elle. Me voilà seule... j'aime mieux cela.

Elle se leva, alla à la fenêtre, écarta les rideaux et regarda. Aussi loin que sa vue pouvait s'étendre, elle ne vit que des arbres, et sous les branches, des troncs énormes de châtaigniers et le sol aride couvert de bruyères.

— Je suis au milieu d'une forêt, pensa-t-elle.

Elle poussa un long soupir et revint tristement près de la cheminée où elle s'affaissa sur la chaise longue. S'oubliant complètement, elle ne pensa plus qu'à sa mère et à son père, à leur douleur et à leur désespoir.

— Hélas ! se disait-elle, ils me croient perdu, perdue pour toujours ! Mon Dieu, mon Dieu, pourvu qu'ils aient la force de supporter le coup qui les frappe ! Si seulement mon frère était près d'eux, leur douleur serait moins vive, car il les consolerait, lui.

Les sanglots lui coupèrent la voix.

Au bout d'un instant, comme si la marquise avait été là, près d'elle, ou quelle eût pu l'entendre, elle reprit :

— O ma mère chérie, ma mère adorée, ne sois pas désespérée ! Dieu protégera ta fille contre les méchants et lui donnera, comme à toi, la résignation et la force de souffrir. Ah ! ne te rends pas malade ; si tu allais mourir, Mon Dieu !... Maman, maman, je ne veux pas que tu meures !

La nuit vint. Maximilienne pleurait toujours. Dans le foyer de la cheminée il n'y avait plus que des charbons qui achevaient de se consumer sous les cendres, mais, à côté, se trouvait une caisse remplie de morceaux de bois. Du reste, elle n'avait pas froid, la chambre était chaude. Un profond silence régnait autour d'elle ; aucun bruit ni rapproché, ni lointain, n'arrivait à ses oreilles.

Quand la nuit fut épaissie autour d'elle, un vague effroi pénétra en elle : elle éprouvait un malaise indéfinissable : elle était oppressée, elle sentait un poids énorme sur sa poitrine. Peut-être avait-elle réellement peur. Certes, la situation dans laquelle elle se trouvait pouvait justifier toutes les terreurs. Ne connaissant point les projets de ses ennemis, pouvant tout supposer, tout admettre, ce silence lugubre au milieu de l'obscurité avait quelque chose d'effrayant.

Elle resta ainsi près de deux heures, tourmentée par les fantômes que créait son imagination.

Enfin elle entendit un bruit de pas légers. On venait, on allait entrer dans la chambre. Était-ce bien une de ses gardiennes ? Son cœur se mit à battre très fort ; elle frémissait, elle était halotante. La clef tourna dans la serrure. Elle se dressa, effarée, un éclair dans le regard, prête à se défendre contre un danger inconnu. La porte s'ouvrit, la lumière d'une lampe éclaira la chambre. C'était Elisabeth. Rassurée, Maximilienne poussa un soupir de soulagement et retomba sur son siège.

Après avoir fermé la porte, Elisabeth posa la lampe sur une table et se débarrassa d'un panier qu'elle avait à son bras. Alors, tout en jetant de temps à autre un regard furtif du côté de Maximilienne qui lui tournait le dos, elle plaça sur la table, d'abord une assiette et un morceau de pain, puis une bouteille de vin, une carafe d'eau et une fourchette. Sur l'une des assiettes il y avait des pommes de terre frites, sur l'autre une aile de poulet froid. C'était le dîner de la prisonnière.

Cela fait, la gardienne s'approcha de Maximilienne.

— Mademoiselle, lui dit-elle d'une voix qui tremblait légèrement, votre dîner est sur la table.

Maximilienne leva les yeux sur elle et, sans rien dire, la regarda d'une façon singulière.

— Mademoiselle, vous devez avoir faim, reprit Elisabeth.

Toujours silencieuse, Maximilienne continuait à la regarder fixement.

— Est-ce que vous ne voulez pas manger ? Je vous ai apporté des pommes de terre frites dans le beurre et un morceau de volaille ; je ne peux vous donner que cela ce soir ; mais j'aurai demain quelque chose de meilleur à vous servir.

Maximilienne gardant toujours le silence, elle devint inquiète.

— Vous avez froid, bien sûr, vous avez froid, dit-elle, le feu est presque éteint, voilà du bois, vous auriez pu... Mais non, c'est ma faute... Si j'avais su, si j'avais pensé... Je devais venir... Je n'ai pas osé ; j'ai craint de vous déplaire, de vous déranger. Quand on est triste, on aime à être seule. On peut réfléchir, on peut pleurer. On n'aime pas à montrer ses larmes.

Tout en parlant, elle avait remué les cendres et rassemblé au milieu de lâtre les derniers tisons sur lesquels elle mit quatre ou cinq morceaux de bois.

—Étrange fille, pensait Maximilienne ; c'est une misérable, une vile créature, et pourtant il y a encore quelque chose de bon en elle.

Le bois commençait à s'enflammer au milieu d'un pétilllement d'étincelles.

—Mademoiselle, dit Elisabeth, vous pouvez approcher vos pieds du feu.

Maximilienne fit un mouvement et allongea ses jambes.

—Vous avez froid, n'est-ce pas ?

Cette fois encore Maximilienne ne répondit point.

Elisabeth s'éloigna, alla jusqu'à la porte puis revint.

—Mademoiselle, dit-elle tristement et presque à voix basse, comme si elle eût craint d'être entendue, je vous demande pardon ! Maximilienne tressaillit.

—Ah ! fit-elle, vous me demandez pardon ; vous vous repentez donc de ce que vous avez fait ?

—Oui.

—Alors vous n'êtes pas tout à fait une misérable.

—On m'a dit : vous ferez cela ; c'était un ordre, il fallait obéir.

—Vous pouviez refuser.

—Hélas ? non.

—Pourquoi ?

—Parce que, dans ma position, je ne puis avoir une volonté.

—Quelle est donc votre position ?

—Je ne puis vous le dire, mademoiselle ; il y a des choses que vos oreilles ne peuvent pas entendre.

Je ne suis pas libre, je suis une esclave.

—L'esclave de deux hommes ?

—Oui.

—Comment vous appelez-vous ?

—Elisabeth.

—Et votre compagne ?

—Charlotte.

—Est-elle votre sœur ?

—Non.

—Est-ce que sa position est pareille à la vôtre ?

—Oui.

—Vous êtes donc sans famille, l'une et l'autre ?

—Charlotte et moi nous n'avons ni mère, ni père, nous ne savons même pas où nous sommes nées.

—Enfin que faites-vous ?

Elisabeth secoua tristement la tête.

—Ah ! voilà ce que je ne peux pas vous dire.

—Eh bien, ne parlons plus de cela.

Après un moment de silence Maximilienne reprit :

—Vous devez savoir pourquoi on m'a amenée ici.

—Je l'ignore, mademoiselle, je vous le jure !

—Ainsi j'ai tout à redouter, tout à craindre ?

—On nous a dit qu'il ne vous serait fait aucun mal.

—Qui vous a dit cela ?

—Lui.

—Ce mot désigne un homme. Est-ce celui que j'ai reconnu dans la voiture et que j'ai appelé Sosthène de Perny.

—Non.

—C'est l'autre, alors ?

Elisabeth secoua la tête.

—Mais il y en a donc un troisième ?

—Oui.

—Son nom, dites-moi son nom ?

—Je ne le peux pas, mademoiselle ; si je vous disais son nom, il me tuerait !

—Oh ! fit Maximilienne.

Et sa tête s'inclina sur sa poitrine.

—Oui, ils sont trois, pensait-elle ; mon frère s'est trouvé devant eux dans la maison du Boulevard Bineau. Deux sont restés masqués. Pourquoi cachaient-ils leur visage ? C'est facile à deviner. J'en connais deux, l'autre, l'autre... Qui donc est-il ?

Elle se leva et, saisissant la main d'Elisabeth :

—Pour l'horrible métier que vous faites ; lui dit-elle, on doit vous payer ; je ne vous demande pas quelle somme on vous a donnée ou promise, cela ne me regarde pas ; mais si au lieu d'être contre moi, avec mes ennemis, vous voulez être avec moi et me servir, je vous tirerai de la servitude où vous êtes et vous ferez riche ; oui, je vous donnerai une fortune. Mon père et ma mère sont en ce moment dans des angoisses mortelles... Il faut qu'ils soient consolés. Elisabeth, vous allez m'aider à m'échapper de cette maison.

—Hélas ! mademoiselle, c'est impossible ; quand même je le voudrais, je ne le pourrais pas.

—Est-ce Charlotte que vous craignez ?

—Non. Mais Charlotte ne vous a pas dit la vérité, mademoiselle. Les deux hommes ne sont pas partis, ils sont ici. Ce sont eux qui

vous gardent réellement. Vous n'avez qu'une chose à faire : vous résigner. Si je savais ce qu'on veut faire de vous, je vous le dirais ; mais Charlotte et moi nous ne savons rien.

—Les misérables, les misérables ! murmura Maximilienne.

De grosses larmes, jaillirent de ses yeux.

—Mademoiselle, dit Elisabeth très émue, il ne faut pas vous effrayer, vous n'avez rien à craindre, j'en suis sûre. D'ailleurs, Charlotte et moi nous sommes ici pour veiller sur vous, et s'il le fallait, pour vous défendre. Votre oncle et l'autre homme ne pourraient entrer dans cette chambre avec une mauvaise intention qu'après m'avoir tuée... Mais non, je vous le dis encore, vous n'avez rien à craindre.

Maximilienne s'était remise à pleurer, la figure cachée dans ses mains.

—Allons, mademoiselle, venez manger un peu, reprit Elisabeth, cela vous fera du bien.

La jeune fille n'eut pas l'air d'avoir entendu.

—Tenez, pour que vous n'ayez pas à vous déranger, je vais avancer la table près de vous.

Maximilienne se dressa, les yeux étincelants.

—Non, dit-elle avec brusquerie, je ne mangerai pas.

—Je vous en prie, mademoiselle !

—Non, vous dis-je, je ne mangerai pas, je ne veux pas manger.

—Pourtant... .

—Assez. Retirez-vous, laissez-moi !

Le ton dont ces paroles furent prononcées fit comprendre à Elisabeth qu'elle ne devait plus insister.

Elle se dirigea lentement vers la porte, jeta un dernier regard sur Mlle de Coulange et sortit de la chambre.

Aussitôt Maximilienne bondit en avant comme si elle eût voulu éviter l'approche d'une bête venimeuse. Elle était toute frémissante.

—Oh ! l'horrible pensée ! prononça-t-elle d'une voix étranglée. Lui !... lui !... Mais c'est impossible ; si je croyais cela, il faudrait douter de tout, de Dieu lui-même ; il faudrait admettre que le mal est partout, le bien nulle part, qu'il n'y a plus sur la terre que déloyauté, tromperie, trahison, perfidie, que tout est laid, vil, corrompu ; qu'il n'existe plus que des infâmes !

Elle était haletante ; elle s'arrêta pour reprendre haleine.

—Et pourtant reprit-elle, je me souviens... quand je suis descendue de voiture, j'ai voulu marcher ; mais mes jambes fléchirent, je suis tombée... L'homme s'approcha de moi pour me prendre et m'emporter. Déjà sa voix m'avait causé une sensation douloureuse. Toup à coup, je vis son visage, et je le reconnus : oui, oui, c'était bien Gérôme, le domestique du comte de Montgarin.

Ah ! c'est à devenir folle ? s'écria-t-elle éperdue. Le comte de Montgarin complice de Sosthène de Perny !... Mais pourquoi, mon Dieu, pourquoi ?... Lui, lui, un misérable, un lâche, un infâme !...

Maximilienne avait l'esprit troublé. Parmi les fantômes que son imagination faisait naître autour d'elle, elle venait de voir apparaître son fiancé, tenant la main de Sosthène de Perny. Maintenant, elle doutait de lui, elle l'aimait et elle l'accusait, et chose étrange, son cœur qui aurait dû protester et se réveiller, son cœur ne défendait pas Ludovic. Il y avait trois hommes dans la maison du Boulevard Bineau ; elle les nommait : Sosthène de Perny, Gérôme, le comte de Montgarin. Ces deux derniers étaient restés masqués et n'avaient pas prononcé une parole pour que le comte de Coulange ne les reconnût point.

Elle ne songeait pas au comte de Rogas, elle l'avait complètement oublié.

Le jour où Gérôme avait empoisonné Rubis, le cheval favori de son père, n'était-ce pas le comte de Montgarin, qui, le matin, avait envoyé son domestique à l'hôtel de Coulange sous le prétexte de lui offrir un bouquet ?

Et puis, elle se rappelait aussi la visite de la soi-disant comtesse de Protowska, dame patronesse. Cette femme ne lui avait-elle pas dit : " Si vous voulez éviter de grands malheurs dont vous êtes menacée, il faut que vous soyez mariée au comte de Montgarin avant un mois." Cette femme ne lui avait-elle pas dit encore : " Le comte de Montgarin a rendu un service important à la personne qui possède ce secret terrible, dont la révélation détruirait votre bonheur ; épousez le comte de Montgarin, et l'ennemi de votre famille est désarmé."

Tout cela et beaucoup d'autres choses encore revenaient successivement à la mémoire de la jeune fille ; et tout lui faisait voir le comte de Montgarin complice de Sosthène de Perny. Soudain, une nouvelle clarté éclaira sa pensée. Elle venait de deviner le plan si habilement conçu par José Basco.

Le comte de Montgarin voulait l'épouser pour avoir sa fortune et la partager ensuite avec de Perny. Trois fois on avait tenté de tuer le marquis de Coulange pour la faire héritière. Si le comte de Coulange n'avait pas de lui-même renoncé à ses droits, le manuscrit de la marquise en mains, on lui aurait intenté un procès afin de le faire déclarer étranger à la famille de Coulange, on aurait trouvé

aussi, sans doute, le moyen de dépouiller sa mère. Pour de pareils misérables qu'importe le scandale et la honte !

Ainsi, c'est sa fortune que le comte de Montgarin convoitait. Et ce misérable fourbe avait pu la tromper !... Elle avait mis sa main dans la main d'un assassin ! Plus que cela encore, elle l'avait aimé !...

Maintenant, pourquoi l'avait-on enlevée ? Dans quel but ? C'est en vain qu'elle se le demandait. Evidemment, les misérables allaient commettre une nouvelle infamie. Mais que voulaient-ils faire ? Sur ce point ses pensées devenaient confuses. Impossible de deviner ; elle ne comprenait pas !

—C'est épouvantable, c'est horrible ! s'écria-t-elle.

Tout à coup, le comte de Montgarin, Sosthène de Perny et Gérôme s'effacèrent, et sa pensée fit passer devant ses yeux une autre figure.

C'était un beau jeune homme de vingt-cinq ans. Son visage pâle portait l'empreinte d'une douleur contenue, profonde. Il la regardait tristement.

—Ah ! fit-elle en tressaillant.

Et de ses lèvres tomba comme un soupir, ce nom :

—Lucien de Reille !

VIII

Il pouvait être cinq heures et demie du soir.

Sosthène de Perny et Des Grolles venaient de sortir du clos de de la Belle-Bonnette. Ils se dirigeaient rapidement vers Bougival, en suivant un sentier que Des Grolles avait découvert le matin en allant acheter des provisions de bouche.

A peine eurent-ils franchi le pont que sur une planche coupée en arc et fixée sur deux poteaux ils purent lire, en grosses lettres noires :

Hôtel et Restaurant de la Terrasse.

—Entrons, dit Des Grolles.

Une femme d'un certain âge, de taille moyenne, grassouillette, à l'air avenant, coiffée d'un bonnet de linge sans rubans, s'avança vers eux en souriant :

—Vous êtes la patronne ? lui demanda Sosthène.

—Pour vous servir. Vous êtes peut-être deux des quatre messieurs qui doivent dîner ici ce soir ?

—Vous ne vous trompez pas. Est-ce que nos deux camarades sont déjà arrivés ?

—Non, pas encore.

L'hôtesse appela une servante.

—Conduisez ces messieurs au numéro 2, lui dit-elle.

—Qu'elle nous monte en même temps un flacon d'absinthe, dit Sosthène.

—Tu entends, Lucette, de l'absinthe et des verres.

Un instant après, Sosthène et Des Grolles, installés dans le salon numéro 2, se disposaient à faire honneur au festin offert par José Basco, en dégustant chacun un verre d'absinthe pure de tout mélange d'eau.

Un quart d'heure s'écoula.

—Je ne sais pas si c'est la faim qui me fait trouver le temps long, dit Des Grolles, mais il me semble que José et mon très honoré maître, le noble comte Ludovic de Montgarin, tardent bien à arriver.

—Des Grolles, encore un verre.

—Non, c'est assez pour le moment. L'absinthe fait dire des bêtises, et tu sais que ce soir...

—Il ne faut pas effaroucher notre tourtereau. Allons, je t'écoute. Une fois par hasard je puis te montrer ma sagesse.

On entendit un bruit de pas dans l'escalier.

—Enfin, murmura de Perny, je vais avoir le plaisir de voir mon futur neveu.

La porte s'ouvrit. José et Ludovic entrèrent en même temps.

—Bonsoir, camarades, dit le Portugais.

Le comte de Montgarin s'était arrêté, pris subitement d'un malaise étrange. Son cœur avait cessé de battre et il lui sembla que tout se retournait en lui. Les yeux fixés sur Sosthène, il se disait :

—C'est lui, je le vois, voilà le monstre !

—Eh bien ? fit José, en lui mettant la main sur l'épaule.

Cette interrogation produisit sur le jeune homme l'effet d'un coup de fouet, et ces deux mots de Morlot : "Prenez garde !" sonnèrent à ses oreilles. Son cœur se remit à battre et il redevint aussitôt maître de lui-même.

—Croiriez-vous, mon cher José, dit-il, que je ne reconnais pas l'ami Gérôme ?

—Cela se comprend, dit Des Grolles, monsieur de Montgarin m'a toujours vu sans barbe et fraîchement rasé, comme il convient à un serviteur de bonne maison.

—Hé, nous ne sommes pas rue d'Astorg, répliqua Ludovic en

riant ; au diable les cérémonies et l'étiquette des gens qui se croient bien élevés et qui ne sont que ridicules et bêtes.

Et s'avançant vers Sosthène et Des Grolles, il leur tendit ses deux mains en disant :

—Touchez là.

Des Grolles prit une main et Sosthène l'autre.

—Eh bien, Gérôme, continua Ludovic, êtes-vous arrivé à temps pour enterrer votre bonne vieille mère ? Vous avez recueilli votre héritage ; êtes-vous content de votre récolte de l'année dernière ?

Des Grolles se mit à rire. Puis, prenant un sérieux comique :

—Monsieur le comte est trop bon, répondit-il, de s'intéresser à son fidèle serviteur ; je n'ai pas trop à me plaindre ; pourtant, je n'ai pas pu rester au pays où j'espérais vivre tranquillement en cultivant mon champ et mon jardin. Le champ et le jardin ont été culbutés par un tremblement de terre ; quant à la maisonnette, un coup de vent l'a enlevée, sans plus de difficulté qu'une feuille morte, et en a dispersé les débris à vingt-cinq lieues à la ronde. Que voulez-vous, monsieur le comte, il faut savoir se faire à tout et prendre les choses comme elles viennent.

—Vous avez raison, mon pauvre Gérôme, et je vois avec plaisir que vous êtes un sage.

Puis, lui frappant sur l'épaule et changeant de ton, il reprit :

—C'est égal, mon cher Des Grolles, vous avez parfaitement rempli votre rôle de domestique ; vous étiez superbe. Je vous ai regretté, vraiment. Quand vous m'avez dit : "Ma vieille mère vient de mourir, je retourne au pays," vous parliez d'un ton si naturel, que j'ai cru tout cela. Je ris en pensant à la drôle de tête que j'aurais faite si vous m'aviez dit ce jour-là : Es-tu bête, mon cher Ludovic : comment, tu ne devines pas que je suis un des trois qui travaillons pour te faire épouser la belle Maximilienne ! Ah ! ah ! ah ! j'en rirai longtemps ! Diable de Des Grolles, va !

—Quand on joue une partie comme la nôtre, il faut être tout à son jeu, répondit Des Grolles. Et je vous félicite, monsieur de Montgarin, vous avez été merveilleux dans votre rôle.

—Bah ! fit Ludovic avec un air de fatuité inimitable et en se dandinant, je n'ai rien eu à faire, moi ; la belle aux millions s'est mise tout de suite à m'adorer.

—Plaignez-vous donc, répliqua Des Grolles en le poussant du coude.

Tous deux se mirent à rire.

—Tiens, fit le jeune homme en riant toujours, voilà mon cher oncle Sosthène qui éprouve le besoin de faire une confidence à mon cher cousin José.

Le Portugais et de Perny s'étaient retirés à l'écart, à l'extrémité du salon.

—A-t-elle mangé dans l'après-midi ? demanda José Basco à voix basse.

—Non, répondit Sosthène ; elle continue à ne vouloir prendre aucune nourriture.

—Diable, diable ! c'est inquiétant, fit José.

—Oni, car j'ai peur que la faim elle-même ne puisse dompter sa volonté. Tonnerre ! c'est une crâne fille tout de même ! C'est à croire qu'elle s'est imaginée qu'on veut l'empoisonner.

Le Portugais tordait fiévreusement sa moustache.

—S'il le faut nous la ferons manger de force, reprit Sosthène.

—Mauvais moyen, répliqua José en secouant la tête.

—Pourtant... si elle a juré de se laisser mourir de faim, elle est capable de tenir bon jusqu'au bout.

—Non, non, elle mangera.

—Aujourd'hui, Elisabeth a fait inutilement ce qu'elle a pu pour lui faire avaler un verre de vin. Elle s'est heurtée contre une force d'énergie ou une volonté de fer, que rien ne peut vaincre. Depuis hier elle n'a pas desserré les dents. Elle ne répond aux paroles qu'on lui adresse ni par un mouvement de tête, ni par un regard. Hier soir, paraît-il, elle a pleuré, mais depuis elle n'a plus versé une larme. Elle ne fait entendre aucune plainte, aucun gémissement. On dirait qu'elle est devenue insensible à tout.

—Ce n'est probablement qu'un état de prostration dont la terreur qu'elle a éprouvée est la cause.

—Peut-être.

—N'importe, il ne faut pas qu'elle reste dans cet engourdissement dont les suites pourraient être funeste. A-t-elle dormi ?

—Je n'en sais rien. Dans tous les cas, elle ne s'est pas couchée. Elle est restée sur la chaise longue, devant la cheminée où l'on a soin d'entretenir le feu, et depuis vingt-quatre heures elle n'a pas fait un mouvement. Elle est comme pétrifiée. Il semble qu'il n'y a plus de vivant en elle que le regard, qui s'éclaire subitement quand on l'approche et se remplit de sombres éclairs.

Le Portugais resta un moment pensif, les traits contractés.

—Tout cela est grave, très-grave, murmura-t-il. Voilà encore une chose que nous n'avions point prévue.

—Que faut-il faire ?

—Je me le demande. La reconduire dès demain à l'hôtel de Coulogne est impossible, car nous risquons fort de tout perdre en

croquant tout sauver. J'ai calculé qu'il fallait au moins huit jours pour que la chose dont Ludovic doit être le héros ait toute l'apparence de la vérité. Il ne faut pas qu'un doute puisse naître dans l'esprit du marquis, de la marquise ou de Morlot, votre bête noire.

—Je comprends cela. Mais si elle tombe sérieusement malade ?

—Voilà précisément où est la gravité de la situation,

—Et c'est à craindre.

—Il ne le faut pas, fit José les lèvres crispées.

—Non, il ne faut pas. Pourtant...

—Je réfléchis, je cherche... Evidemment, nous devons aviser, et sans retard. Il faut la tranquilliser, la rassurer.

—Elisabeth lui a dit et répété je ne sais combien de fois qu'elle n'avait rien à craindre, qu'il ne lui serait fait aucun mal, qu'on aurait pour elle, au contraire, toutes sortes de petits soins, de prévenances.

—Oui, mais elle ne la croit pas. Elle a l'esprit inquiet, troublé ; elle ne se rend compte de rien, elle est épouvantée, elle se croit perdue, à jamais séparée de sa mère. L'état de prostration dans lequel elle se trouve et qui a succédé à une grande irritation nerveuse, indique un profond découragement. A tout prix il faut qu'elle sorte de sa torpeur.

—Quel moyen employer ?

—Je le trouverai.

IX

Pendant que Sosthène de Perny et José Basco causaient à voix basse, un garçon était entré dans le cabinet. Il avait apporté des hors-d'œuvre et le vin, du vieux bourgogne.

—Ah ! ça ! mon cher de Rogas, dit le comte de Montgarin, voilà bien dix minutes que vous et l'oncle de Perny chuchotez comme dans un confessionnal ; nous ne vous demandons point, Gérôme et moi, de nous faire connaître les petits secrets que vous vous confiez ; mais vous abusez un peu de notre patience. Voyons, est-ce qu'on ne se met pas à table ? Qu'est-ce que nous attendons ? J'ai une soif de templier et une faim à vous dévorer tout les deux comme des petits pâtés.

José s'était retourné.

—Eh bien, mettons-nous à table, dit-il.

En un instant les hors-d'œuvre disparurent.

Ludovic s'était chargé de remplir les verres.

—Je vous ai prévenus, disait-il chaque fois qu'il vidait son verre ; je bois. Faites comme moi, si le cœur vous en dit.

—Prenez-garde, mon cher Ludovic, lui disait José, vous allez vous griser : vous parlez beaucoup, et puis le vin est traître.

—Me griser, moi ? Allons donc ? fit Ludovic. Est-ce que vous me prenez pour une poule mouillée ? Croyez-vous que je ne sais plus boire ? Morbleu ! il n'y a pas si longtemps que je faisais sauter joyeusement les bouchons de champagne.

Le vin, le vin
Est un nectar divin.

Buvons, buvons ! D'ailleurs, qu'importe si je me grise. Ici tout m'est permis. Je ne suis pas à l'hôtel de Coulange, où le comte de Montgarin est forcé de s'observer constamment pour embaumer belle-maman et papa beau-père. Vertudieu ! comme dit la marquise de Neuville, vieille tourterelle déplumée, une fois par hasard je puis bien être moi ! Il y a assez longtemps que j'étouffe dans ma sagesse. Cornes du diable ! je ne suis pas en ce moment sous l'œil de Croquemitaine. Ah ! mes amis, je respire à l'aise.

—Quel entrain, quelle verve ! fit Des Grolles.

—Mon neveu, vous êtes charmant, dit Sosthène.

—Superbe ! amplifia Des Grolles.

—Je le sais bien, répliqua Ludovic avec fatuité et en secouant le collet de sa chemise ; la belle Maximilienne de Coulange l'a pensé et dit avant vous. José, qu'est-ce que nous mangeons maintenant ?

—Une belle carpe de Seine.

—Vive la carpe ! Gérôme, servez. Bon, voilà que je me trompe... Gérôme, vous êtes prêt de la sonnette, sonnez.

Il resta un instant silencieux, regardant fixement José Basco, puis il se mit à rire aux éclats.

—Qu'est-ce qui vous fait rire ainsi ? demanda le Portugais.

—Vous, parbleu !

—Moi ?

—Ou plutôt la drôle de mine que avez. Quelle singulière figure vous nous faites, mon cher José ! Je demande l'avis de ces messieurs : José a-t-il l'air, ou non, d'un joyeux amphitryon ? Regardez-le. Il est soucieux et sombre comme la porte d'une prison. On dirait un croque-mort remplissant ses délicates fonctions. Pourquoi sommes-nous réunis ici ? Pour boire, manger, causer, rire et chanter si nous en avons envie. En vérité, je vous le dis, mon cher José, si vous ne vous déridez pas je vais me mettre à pleurer.

Le jeune homme partit d'un nouvel éclat de rire. Il riait de si

bon cœur que le Portugais laissa courir sur ses lèvres un froid sourire !

—Messieurs, s'écria Ludovic, José à souri, oui, je l'ai vu sourire ! Il s'est déridé, je ne veux pas pleurer.

Le garçon servit la carpe. Pendant un instant, on n'entendit que le bruit des fourchettes et des mâchoires mastiquer la chair blanche du poisson. Le garçon reparut, apportant un nouveau plat et quatre bouteilles pleines pour remplacer les vides.

Ludovic ne laissait jamais les verres à sec ; il versait, versait toujours.

Sosthène et Des Grolles étaient deux buveurs de première force, mais le jeune homme leur tenait tête.

Pendant tout le dîner, il fut étourdissant d'entrain et de gaieté ; il semblait s'abandonner complètement ; il disait toutes les bouffonneries qui lui passaient par la tête, en les émaillant de pointes, de saillies et de mots pittoresques ou étranges qu'on ne trouve dans aucun vocabulaire. Il était évidemment surexcité, un peu fou ; mais il ne disait absolument que ce qu'il pouvait dire ou plutôt ce qu'il voulait dire. Jamais peut-être il n'avait montré autant d'esprit, et s'il étonnait les autres, il s'étonnait lui-même.

—Il a le diable au corps, disait Sosthène.

—Quand nous avions son âge, nous étions ainsi, disait Des Grolles.

José Basco ne disait rien ; peut-être même n'écoutait-il point, il faisait un effort pour prononcer un oui ou un non, et c'était tout. Il gardait son air soucieux. Tout en parlant, riant, gesticulant, versant à boire et buvant, Ludovic l'observait à la dérobée.

—Qu'a-t-il donc ? se demandait-il à chaque instant, après avoir lancé un de ces mots qui émerveillaient Sosthène et qu'il faisait suivre d'un rire sonore.

Il n'en pouvait douter, le faux comte de Rogas était préoccupé, quelque chose l'avait contrarié. Quoi ? Il voyait ses sourcils se froncer ; il paraissait inquiet. Pourquoi ? Il était facile de voir que José réfléchissait. Quelles pouvaient être ses pensées ! Assistait-il à l'éclosion d'une nouvelle infamie ? Il savait que pour cela le cerveau du Portugais était fécond.

A son tour, le jeune homme se sentit dévoré d'inquiétude. Il n'avait pu entendre les paroles que José et Sosthène avaient échangées à voix basse, mais il était sûr que Maximilienne avait été l'objet de leur conversation. Que se passait-il donc ?

Quelle chose lui serrait le cœur et il avait la force de se contenir ; il continuait à causer et à rire. Impossible de sortir de son rôle. Quel supplice ! Il pensait alors au fou de François Ier et il se comparait au pauvre Triboulet qui, pour amuser le roi, était obligé de rire aux éclats malgré les sanglots qui lui montaient à la gorge et l'étranglaient.

Cependant, après le champagne et les desserts, le garçon avait servi le café et apporté sur la table plusieurs flacons de liqueurs.

Depuis un instant, Ludovic était moins loquace. Sa tête lourde vacillait à droite ou à gauche et tombait sur ses épaules ; ou bien, les deux coudes sur la table, il la tenait dans ses mains. Parfois encore il voulait parler, il bredouillait. Les yeux démesurement ouverts, mais sans éclat, il regardait José et les autres d'un air hébété.

Il prit sa tasse pour la porter à ses lèvres. Elle s'échappa de sa main, tomba sur la table, se brisa, et le café se répandit sur la nappe. Alors, furieux, il saisit la soucoupe et la lança contre le mur. Les éclats volèrent de tous les côtés.

—Cela devait arriver, dit José, il est ivre.

Ludovic se redressa brusquement.

—José, mon ami, répliqua-t-il d'une voix avinée, vous n'êtes pas gentil ; vous dites que je suis ivre... Ivre, moi ? Pour qui me prenez-vous ? Vous allez voir si je suis ivre.

S'appuyant sur le bord de la table, il se leva et fit quelques pas en titubant, prêt à tomber. Heureusement, Des Grolles le soutint.

—Hein, hein, fit-il, c'est l'ami Des Grolles ; non... c'est mon vieux Gérôme... Vous voulez m'embrasser ? Eh bien, pourquoi pas ? Embrassons-nous, mon brave Gérôme... Moi, d'abord, j'aime les amis. Gérôme, n'écoute pas José, il dit des bêtises. Tiens, donne-moi un petit verre de chartreuse. N'est-ce pas que c'est bon, la chartreuse ? Hé, hé, comme c'est drôle, tout danse autour de moi...

Puis, faisant le moulinet avec ses bras :

—Ça tourne, ça tourne !... Mais, non, je ne veux pas, je ne veux pas tomber.

Et il s'affaissa comme une masse dans les bras de Des Grolles, qui le porta sur le divan, où il s'étendit et resta sans mouvement comme s'il eût été ivre-mort.

Sosthène et José s'étaient levés à leur tour.

—C'est la première fois que le vois dans cet état, dit le Portugais. Est-ce qu'il dort ? demanda-t-il à Des Grolles, qui était resté près du jeune homme.

—Non, il a les yeux grands ouverts.

José s'approcha du divan.

—Ludovic, Ludovic ! l'appela-t-il en le secouant.

Une sorte de grognement lui répondit.

—Je crois que ce que nous avons de mieux à faire est de le laisser reposer une heure ou deux, opina Des Grolles.

José Basco haussa les épaules. Il était visiblement contrarié.

—Quelle heure est-il ? demanda-t-il.

—Pas encore dix heures, répondit Des Grolles.

—C'est bien, nous partirons quand nous pourrons. Le garçon nous trouvera facilement une voiture de louage. Dans tous les cas, nous sommes dans un hôtel ; il y a des lits.

Ludovic venait de faire un mouvement. On l'entendait marmotter.

—Chut ! fit José.

Tous trois se penchèrent sur le jeune homme, tendant l'oreille. Au milieu de paroles incohérentes, de bouts de phrases inintelligibles, ils saisirent les mots suivants :

—De Rogas, quel homme !... Ce n'est pas vingt, c'est trente millions... José trois millions de dot... Monsieur le notaire, voilà la plume, signez... Tiens, elle n'a pas l'air contente la mariée... Hein, des reproches ? Taisez-vous, madame. José, mon cher José, tout est fini, je suis marié... A nous les millions !...

—Il rêve, dit Des Grolles.

—C'est le rêve de l'ivresse, un rêve d'or, dit Sosthène, je connais ça.

Puis, s'adressant à José Basco :

—Eh bien, reprit-il, vous avez réfléchi toute la soirée, avez-vous décidé quelques chose ?

—Oui.

—Alors, dites-moi ce que nous devons faire.

—Vous ne ferez rien, vous. Ludovic seul peut sauver la situation ; c'est lui que je ferai agir.

—Peut-on vous demander quelle est votre idée ?

—Demain, je serai au clos avant midi, et je vous donnerai mes instructions. Ce que j'ai imaginé est hardi, mais je n'ai pas d'autre moyen ; j'ai cherché autre chose, je n'ai pas trouvé.

—Je crois comprendre. Vous voulez tout simplement mettre en présence les deux amoureux. Hé, hé, la scène sera touchante !

Etendu sur le divin, les jambes écartées, les bras pendants, le comte de Montgarin avait les yeux fermés et ronflait. Mais il ne dormait pas. Les oreilles bien ouvertes, il écoutait. Les dernières paroles de Sosthène le firent tressaillir. Il eut une espèce de râlement d'ivrogne ; puis, pour mieux entendre, il cessa de ronfler.

Ses trois complices jetèrent sur le jeune homme un regard rapide.

—J'ai cru qu'il se réveillait, dit José.

Des Grolles se leva, s'approcha de Ludovic, le regarda un instant et revint s'asseoir en disant :

—Il dort comme une souche.

—Décidément, nous ne pourrons pas rentrer à Paris, fit José. Nous coucherons ici. Au fait, j'aime autant cela.

Les trois hommes causèrent encore pendant un quart d'heure ou vingt minutes. Les noms de Maximilienne, de Charlotte et d'Elisabeth avaient été souvent prononcés ; mais il n'avaient rien dit qui pût apprendre à Ludovic ce qu'il tenait tant à savoir : où se trouvait Mlle de Coulange. Le jeune homme avait pensé que, le croyant ivre et endormi, les trois misérables se trahiraient. Il s'était trompé. Mais il avait entendu autre chose, et aussitôt la joie était rentrée dans son cœur. Il allait voir Maximilienne. José l'avait décidé. Il ne savait pas encore ce qu'il lui dirait. Mais il avait le temps de se préparer à cette entrevue. D'ailleurs, n'était-ce pas déjà beaucoup de pouvoir la rassurer, en lui apprenant dans quel but on l'avait enlevée ?

José Basco se leva et agita le cordon de la sonnette. Puis, se tournant vers ses complices :

—Il est l'heure de nous séparer, leur dit-il.

Le garçon parut.

Sosthène et Des Grolles s'en allèrent.

Le comte de Montgarin feignait toujours de dormir d'un profond sommeil.

—Vos vins étaient bons, dit José au garçon, et, comme vous voyez, ils ont produit leur effet ; mon jeune ami a bu un peu trop et il s'est endormi. Je ne crois pas qu'il puisse retourner à Paris ce soir. Comme je ne veux pas le quitter, je suis forcé de rester ici avec lui.

—Mais, monsieur, rien ne s'y oppose, répondit le garçon ; nous avons une ou deux chambres à vous offrir.

José s'approcha de Ludovic. Celui-ci se laissa secouer et appeler pendant un instant, puis se décida à ouvrir les yeux.

—Eh bien, quoi ? qu'est-ce ? grogna-t-il.

—En effet, fit le garçon, il a bu un coup de trop. C'est sûrement le champagne.

Pris sous les bras par José et le garçon, Ludovic fut dressé sur ses jambes et conduit, nous pourrions dire porté, dans une chambre voisine du cabinet. Voulant jouer jusqu'au bout sa scène d'ivresse, il se laissa déshabiller et mettre au lit.

Un quart d'heure après, José Basco s'endormait dans une autre chambre.

λ

A huit heures du matin, le faux comte de Rogas entra dans la chambre du comte de Montgarin.

—Tiens, tiens, fit-il, il dort encore. Ludovic ! Ludovic, appella-t-il. Le jeune homme ne dormait pas. Il eut l'air de se réveiller en sursaut.

—Qui m'appelle ? Est-ce vous, François ? dit-il en se frottant les yeux.

José se mit à rire et s'approcha tout près du lit.

—Ah ! c'est vous, mon cher comte, fit le jeune homme en se mettant sur son séant.

Puis, ouvrant de grands yeux étonnés, il regarda de tous les côtés dans la chambre.

—De Rogas, où sommes-nous donc ? demanda-t-il.

—Où nous avons dîné hier, hôtel et restaurant de la Terrasse.

—Ah ! oui, je me souviens. J'ai la tête lourde, la langue épaisse, la bouche pâteuse... Que s'est-il donc passé, mon cher de Rogas ? Que m'est-il arrivé ?

—La lourdeur de votre tête doit vous le dire : vous vous êtes grisé.

—Et c'est pour cela que nous ne sommes pas rentrés à Paris ?

—Oui. Mais assez sur ce sujet ; nous avons à causer de choses plus sérieuses.

—Ah ! fit Ludovic, arrêtant sur le Portugais son regard interrogateur.

Puis tout en procédant à une toilette sommaire :

—Je vous écoute, José. Qu'avez-vous à me dire ?

—Aujourd'hui, dans l'après-midi, vous verrez votre fiancée.

—Hein ? vous dites que je verrai Maximilienne aujourd'hui ?

—Oui.

—Où cela ?

—Où elle est.

—En vérité, mon cher José, je ne comprends plus rien. Votre idée d'aujourd'hui est tout à fait opposée à celle que vous aviez hier. En effet, que me disiez-vous hier ? Que nous ne pouvions pas rendre Maximilienne à ses parents avant huit jours. Vous m'avez expliqué vos raisons, je les ai trouvées excellentes, et en ce moment vous changez tout cela. Je vous le répète, je ne comprends plus.

—Alors, je vais tâcher de vous faire comprendre. Premier point : il ne s'agit pas de rendre aujourd'hui la liberté à Mlle de Coulange.

—S'il en est ainsi, pourquoi voulez-vous que je la voie ? Je n'y tiens pas du tout.

—Voici ce qui se passe : avant-hier et hier, Maximilienne a absolument refusé de manger ; elle n'a pas même voulu approcher ses lèvres d'un verre de vin qu'on lui présentait.

Le jeune homme ressentit au cœur une douleur aiguë. Cependant il resta impassible.

—C'est qu'elle n'a ni faim ni soif, répondit-il froidement.

—Mon cher Ludovic, répliqua José, ce n'est pas ainsi que nous devons prendre la chose. Que ce soit pour une raison ou pour une autre, Maximilienne n'a pris aucune nourriture depuis deux jours ; voilà le fait. Vous la connaissez ; vous savez qu'elle a une force de volonté qui résiste à tout ? Eh bien, Ludovic, elle peut avoir résolu de se laisser mourir de faim.

—Vous croyez cela, vous ? s'écria le jeune homme avec un rire forcé.

Il avait pâli. Il se leva brusquement, et fit quelques pas dans la chambre. La respiration lui manquait. Il étouffait.

—Qu'avez-vous donc ? lui demanda José.

—Un haut-le-cœur, je ne sais pas ce que j'ai dans le gosier.

Ludovic versa de l'eau dans un verre et y mouilla ses lèvres. Cela fait, il revint s'asseoir en face de José. Il n'y avait plus sur son visage aucune trace de la violente émotion qu'il venait d'éprouver.

—Mon cher José, dit-il, en y réfléchissant, je trouve que ce que vous venez de me dire n'a rien de rassurant pour nous. Je ne crois pas encore que Maximilienne veuille nous jouer ce vilain tour, qui mettrait à néant tous nos projets. Toutefois, je deviens inquiet et je ne ris plus.

—Moi aussi je suis inquiet, et plus que vous. Votre fiancée est ce que nous avons de plus précieux. Ne parlons pas de sa mort, elle ne mourra pas ; mais elle peut tomber malade d'inanition. Vous voyez, si cela arrivait, dans quelle situation embarrassante nous nous trouverions.

—Mais tout serait perdu, mon cher José.

—Maintenant, comprenez-vous pourquoi vous devez voir aujourd'hui Maximilienne ?

—Oui, seulement...

—Eh bien ?

—Que lui dirai-je ? Elle peut se douter de quelque chose, elle peut deviner...

—Elle ne devinera rien, elle croira ce que vous lui direz.

—Est-ce que vous serez là pour me souffler ?

—Non, mais tantôt je vous apprendrai ce que vous avez à faire et à dire. Je ne vous aurais pas réveillé tout à l'heure, je vous eusse, au contraire, laissé dormir jusqu'à midi, si je n'avais pas eu besoin de causer avec vous avant de partir.

—Comment ! vous allez me quitter ?

—Il faut que je prépare votre entrée en scène. Nous devons nous arranger de façon à faire croire à Maximilienne que vous avez pu pénétrer près d'elle en trompant la surveillance de Sosthène de Perny, grâce à la trahison d'une jeune fille appelée Elisabeth, que vous avez soudoyée. Mais, comme je viens de vous le dire, je vais préparer votre entrée en scène. Quand Mlle de Coulange vous aura vu, quand vous lui aurez dit comment vous avez eu le bonheur de découvrir la maison où elle est enfermée, et que vous lui aurez annoncé sa prochaine délivrance, elle sera complètement rassurée ; toutes ses terreurs disparaîtront. Elle est accablée, anéantie, et dans un état de prostration qui, s'il se prolongeait, pour avoir des conséquences terribles. Mais, rassurez-vous ; l'espoir fait vite renaître ce que la douleur et le désespoir ont détruit. Elle retrouvera son courage et son énergie, en vous entendant prononcer ce mot magique : Liberté !

José Basco se leva.

—A bientôt, dit le jeune homme.

Il resta un instant immobile, écoutant le bruit des pas du Portugais, qui résonnaient sur les marches de l'escalier.

—Enfin, murmura-t-il, le dénouement approche.

Un double éclair jaillit de ses yeux, et un sourire singulier effleura ses lèvres crispées. Lentement, il revint auprès du lit et se laissa tomber sur un siège.

—Chère adorée, comme elle doit souffrir ! dit-il tristement.

Et de grosses larmes jaillirent de ses yeux.

Vers deux heures de l'après-midi, Elisabeth entra, sans bruit, dans la chambre où était enfermée Maximilienne, et s'approcha mystérieusement de la jeune fille, qui n'avait pas fait un mouvement.

—Mademoiselle, dit-elle, j'ai quelque chose à vous dire.

—Je ne veux pas vous écouter, je ne veux rien entendre, répliqua Mlle de Coulange d'un ton sec.

—Pourtant, mademoiselle, il faut que vous sachiez... c'est une nouvelle que je vous apporte. Si j'en crois ce que la personne m'a dit tout à l'heure, dans deux ou trois jours, peut-être demain vous ne serez plus ici.

Maximilienne se retourna, et ses yeux brillants se fixèrent sur Elisabeth.

—Je vous vois venir, dit-elle ; vous vous préparez à me faire quelque mensonge à l'aide duquel vous espérez vaincre ma résistance. Eh bien, vous prenez une peine inutile...

—Mademoiselle, je vous le jure...

—Jurez tout ce que vous voudrez, je ne vous crois pas. Je ne mangerai pas, je ne veux pas manger, entendez-vous ?

—Assurement, mademoiselle, je serais heureuse de vous voir prendre quelque chose, car vous devez beaucoup souffrir de la faim ; mais je ne veux plus contrarier vos idées. D'ailleurs, je suis bien sûre qu'après avoir vu la personne...

—De quelle personne parlez-vous ?

—Du monsieur avec lequel je viens de causer.

—Quel est ce monsieur ?

—Il ne m'a pas dit son nom et je ne me suis pas permise de le lui demander.

—Et vous dites que je verrai cet inconnu.

—Oui.

—Où cela ?

—Ici même.

—Qu'est-ce que cela signifie ? pensa Maximilienne.

Elle reprit à haute voix :

—Je ne comprends pas bien ; voyons, expliquez-vous.

—Je ne demande pas mieux, puisque mademoiselle veut bien m'écouter maintenant. D'abord, je dois vous dire que les deux hommes et Charlotte ne sont pas ici en ce moment. Oh ! sans cela, je n'aurais pas osé... Charlotte est allée à Paris ; je ne suis pas si elle reviendra aujourd'hui. Quant aux deux hommes je ne suis pas où ils sont allés, mais ils ne rentreront qu'à la nuit.

Donc, tout à l'heure, après leur départ, je sortis de la maison pour me promener un instant dans le jardin. Tout à coup, à une distance de cinquante pas, je vis un homme se dresser devant moi comme s'il sortait de dessous terre ou du tronc creux d'un châtaignier. Je ne vous cache pas que cette brusque apparition me fit grand-peur ; je devins toute tremblante et je me disposais à rentrer vite dans la maison, quand l'inconnu se mit à agiter ses bras, me faisant signe de venir près de lui. Il a peut-être besoin qu'on lui porte secours, pensai-je. Alors, je me sentis plus hardie. Je fais un vilain métier, c'est vrai ; mais je ne suis pas une méchante fille. Quand je fus près de l'homme, il me dit : — Depuis ce matin je suis ici,

couché contre la haie, guettant le moment de m'introduire sans danger dans cette propriété et ensuite dans cette maison. Je me sentis frissonner, croyant avoir affaire à un voleur... — Une jeune fille a été enlevée par d'infâmes coquins, continua-t-il ; depuis deux jours je la cherche ; ce matin, le hasard m'a fait découvrir qu'elle est enfermée dans cette maison.

—Vous êtes fou, m'écriai-je, ou l'on s'est moqué de vous ; il n'y a pas de jeune fille enfermée ici. — Ma belle, répliqua-t-il en fronçant les sourcils et presque avec colère, tu es encore trop jeune pour savoir bien mentir, ton air effaré dément tes paroles. Ne nie pas, c'est inutile. Mes renseignements sont précis ; la jeune fille que je cherche, que cinquante agents de police cherchent en ce moment dans les environs de Paris, cette jeune fille est ici.

Après avoir écouté d'abord avec une défiance instinctive, Maximilienne commençait à croire que l'étrange récit que lui faisait Elisabeth était la vérité. Qu'était cet homme, cet inconnu ? Le nom de Morlot jaillit de sa pensée. Aussitôt son cœur se mit à battre très fort ; ses joues pâlies se colorèrent, son regard s'illumina et son front devint rayonnant.

—Comment est-il, cet homme ? demanda-t-elle.

—Dame, mademoiselle, je ne saurais trop vous dire ; j'ai à peine osé le regarder.

—Vous avez bien vu s'il était jeune ou vieux ?

—C'est un beau grand jeune homme d'une trentaine d'années, répondit étourdiment Elisabeth.

—Ah ! fit Maximilienne d'une voix rauque.

Elle venait d'éprouver une cruelle déception.

—La misérable fille, pensa-t-elle, elle ment, elle veut me tromper ! Pourquoi ? Une nouvelle infamie, sans doute.

La teinte rose de ses joues disparut et la flamme de son regard s'éteignit. Elle reprit sa pose langoureuse et, d'une voix qui ne trahissait aucune émotion, elle dit à Elisabeth :

—Continuez.

—Mademoiselle, est-ce que vous ne me croyez pas ?

—Si, si, je vous crois. Mais continuez donc. Je vous écoute avec la plus grande attention. L'homme vous a dit qu'étant parfaitement renseigné, il avait la certitude que la personne qu'il cherche était enfermée ici.

—Je veux la voir, me dit-il ; je ne m'éloignerai pas d'ici sans l'avoir vue, sans lui avoir parlé. — Prenez garde, lui répondis-je, si vous entrez dans cette propriété, vous risquez votre vie, on peut vous tuer : — Qui ? Il y a une demi-heure, j'ai vu sortir deux hommes de la maison ; je les ai suivis des yeux, ils sont loin maintenant. — Puis, prenant un ton plus doux : — Veux-tu me servir ? reprit-il, veux-tu m'aider à entrer dans la maison ? — Il tira de sa poche une poignée d'or. — Tiens, continua-t-il, en attendant mieux, je te donne cela. — Les pièces d'or brillaient sous mes yeux. Je pensais à vous, mademoiselle, à votre grande douleur, à votre désespoir, et je me disais qu'il m'était bien facile de vous consoler. Mais je pensais aussi qu'en faisant ce que le jeune homme me demandait je trahirais ceux que je sers, et que, si ma trahison était connue, ce serait ma mort. Impatienté, le jeune homme reprit d'un ton menaçant : Si tu refuses de me servir ; misérable fille, j'entrerai dans la maison malgré toi, malgré tout. Regarde. — Il me montrait un pistolet. La vue de cette arme me fit peur : — Ne me tuez pas, ne me tuez pas ! lui criai-je, je consens ; je ferai ce que vous voudrez.

—Quelle commédienne ! pensait Maximilienne ; on croirait vraiment que ce qu'elle raconte lui est arrivé.

Elle reprit à haute voix :

—Et c'est pour moi Elisabeth, c'est pour moi que vous trahissez vos terribles maîtres ?

—Oui, mademoiselle, c'est pour vous.

—Est-ce que vous n'avez pas accepté l'or qu'on vous offrait ?

—Le jeune homme me l'a mis dans la main, je n'ai pu refuser...

—N'importe, Elisabeth, je vous remercie de ce que vous faites pour moi, cette fois, je n'en doute plus, vous vous intéressez réellement à mon triste sort. Plus tard, quand je le pourrai, je saurai vous prouver ma reconnaissance.

—C'est étonnant, fit Elisabeth.

—Qu'est-ce qui est étonnant ?

—Votre calme, mademoiselle. Moi qui croyais vous rendre toute joyeuse !

Le regard de Maximilienne eut un éclair qui s'éteignit aussitôt.

—Avant de me livrer à la joie, je veux savoir ce que j'ai à espérer, répondit-elle.

—Mais vous n'avez donc pas compris qu'on veut vous arracher des mains de vos ennemis ?

—Allons, je veux bien vous croire. Où est ce jeune homme qui veut me voir et me parler ?

—Tout près d'ici, caché sous un hangar. J'ai cru devoir vous prévenir avant de l'introduire dans la maison. Je cours le chercher.

Elisabeth disparut.

Aussitôt, Maximilienne se dressa sur ses jambes comme poussée par un ressort et s'avança au milieu de la chambre.

—Il peut venir, le misérable, il peut venir, prononça-t-elle d'une voix sourde, je suis prête à le recevoir.

Et immobile comme une statue, pâle, la tête haute et le regard chargé d'éclairs, elle attendit.

XI

Pendant que Maximilienne écoutait la fable que lui débitait Elisabeth, le comte de Montgarin, José Basco et ses complices tenaient conseil sous le hangar.

—Ainsi, voilà qui est bien entendu, dit José Basco, s'adressant au comte de Montgarin, dès que vous avez appris son enlèvement, vous vous êtes mis à sa recherche ; c'est le hasard qui vous a conduit hier soir à la Celle-Saint-Cloud. Il faisait nuit noire ; vous étiez rompu de fatigue, vous aviez faim. Vous êtes entré chez un traiteur où après vous être fait donner à manger vous avez passé la nuit. Ce matin vous êtes descendu dans la salle commune. Dans cette salle, deux hommes assis à une table causaient en vidant une bouteille de vin blanc. L'un de ces deux hommes était un garde-chasse ; on le voyait à son costume. Le garde disait à son compagnon que la maison de la Belle-Bonnette était habitée depuis deux jours.

Et il raconta : L'avant-veille, vers deux heures de l'après-midi comme j'étais en embuscade, espérant surprendre des braconniers, je vis une voiture attelée de deux chevaux s'arrêter à la porte d'entrée du clos de la Belle-Bonnette ; un domestique, ayant un chapeau galonné d'or mit pied à terre, d'abord, puis une jeune fille sortit de la voiture et ensuite une autre. Cette dernière devait être très souffrante, car après avoir fait quelques pas, elle tomba. On fut obligé de la porter jusque dans la maison.

Or, ce récit que faisait le garde-chasse, avait attiré votre attention et excité votre curiosité. Vous vous êtes approché de lui et l'avez interrogé.

Placé à une assez grande distance, et des arbres gênant sa vue, il n'avait pu voir qu'imparfaitement les personnages et ce qui s'était passé. Toutefois, quand il eut répondu à toutes vos questions, vous avez été convaincu que cette jeune fille souffrante, qu'on avait dû porter dans la maison, était votre bien-aimée Maximilienne.

Immédiatement vous vous êtes fait indiquer le clos de la Belle-Bonnette. Si, ce qui n'est pas probable, elle vous interrogeait au sujet d'Elisabeth, vous lui confirmeriez le récit que celle-ci vient de lui faire.

Elisabeth entra.

—Eh bien ? l'interrogea José Basco.

—C'est fait.

—Maintenant qu'on lui a annoncé un libérateur, mon cher Ludovic, vous n'avez plus qu'à paraître devant elle. Allez, mon cher comte, suivez Elisabeth.

—Le moment terrible approche, se disait Ludovic, marchant derrière Elisabeth, qui se dirigeait rapidement vers la maison.

Sur le seuil de l'habitation, la jeune fille s'arrêta.

—Au fait, dit-elle, il est inutile que je monte avec vous ; je vous attendrai dans la cuisine. Si vous aviez besoin de moi, vous n'auriez qu'à m'appeler. Voici la clef de sa chambre, sur le palier vous verrez trois portes ; c'est la porte à droite que vous ouvrirez.

—C'est bien, répondit simplement Ludovic.

Il monta lentement les marches de l'escalier. Son cœur battait à se rompre, des flots de sang lui montaient à la tête, ses jambes fléchissaient, dans sa gorge quelque chose l'étranglait.

Sur le palier il s'arrêta pour respirer, pour se remettre et s'armer de courage.

Comment allait-elle l'accueillir ? Que lui dirait-elle ?

—Allons, se dit-il, pas de faiblesse, c'est le moment d'être fort.

Il était devant la porte qu'on lui avait indiquée. D'une main ferme, il l'ouvrit et entra.

Maximilienne avait attendu sans faire un mouvement.

A la vue de son fiancé ses traits se contractèrent et un sourire nerveux crispa ses lèvres.

—Je ne m'étais pas trompée, c'est bien lui, le misérable ! se dit-elle en faisant trois pas en arrière.

Après avoir refermé la porte, Ludovic se retourna et ils se trouvèrent face à face.

—Monsieur le comte de Montgarin, s'écria Maximilienne d'une voix frémissante, le bras tendu vers lui et le regard fulgurant, vous êtes un lâche, un infâme ! Je vous aimais, maintenant je vous hais ! Sortez d'ici !

Ces paroles frappèrent Ludovic au cœur comme un coup de poignard. Ses yeux se remplirent de larmes.

—Mademoiselle de Coulange, prononça-t-il d'un ton douloureux,

vous ne m'aimez plus, je vous fais horreur ; moi, je vous aime toujours. Ah ! de tous les châtiments voilà le plus épouvantable !

Il fit quelques pas en chancelant et tomba à genoux devant la jeune fille stupéfiée.

—Oui, reprit-il, je suis un misérable, et sans vous, mademoiselle, sans l'amour que vous m'avez inspiré, cet amour béni qui m'a purifié, je serais aujourd'hui un infâme ! Vous ne m'aimez plus, c'est bien ; vous ne pouvez plus m'aimer ! Mais quand même vous m'aimeriez encore, je vous dirais : Repoussez-moi, méprisez-moi, je vous ai trompée, je suis un misérable indigne de vous !

Quand on vous a dit tout à l'heure qu'un inconnu désirait vous voir, vous parler, et qu'il allait paraître devant vous, vous avez deviné que cet inconnu, c'était moi. Vos paroles m'ont fait comprendre qu'une partie de la vérité vous est connue ; mais ce que vous ignorez encore je vous le dirai, je ne vous cacherai rien, vous saurez tout. . .

La colère de Maximilienne s'était subitement apaisée ; en même temps, la force qu'elle avait trouvée dans une grande surexcitation nerveuse et la fièvre qui la brûlait intérieurement, s'était éteinte. Elle s'affaissa lourdement sur un siège laissant échapper un gémissement, ses yeux se fermèrent et sa tête se renversa en arrière. C'était une première faiblesse causée par l'émotion.

Ludovic poussa un cri rauque et se releva saisi d'épouvante.

—Ah ! mon Dieu, j'oubliais ! gémit-il, en jetant autour de lui des regards effarés, et prêt à appeler au secours.

Il vit la table, sur laquelle il y avait une bouteille de vin, des biscuits sur une assiette, un morceau de viande froide et du fromage, ce qu'on avait servi à Maximilienne pour son déjeuner.

Il versa du vin, prit un biscuit, puis revint près de la jeune fille.

—Vous n'avez rien pris depuis deux jours, lui dit-il, je le sais. . . Ah ! je vous en supplie, buvez un peu de ce vin et mangez ce biscuit. Il avait approché le verre des lèvres de Maximilienne.

Elle secoua la tête et fit un mouvement pour le repousser.

—Mais vous voulez donc mourir de faim ? exclama-t-il avec désespoir. Non, vous ne voudrez pas que votre mère, qui a déjà tant souffert, meure de douleur ! . .

La jeune fille rouvrit les yeux.

—Ma mère ! ma mère ! murmura-t-elle d'une voix faible.

—C'est en son nom que je vous supplie.

Et de nouveau il mit le bord du verre entre ses lèvres.

Elle le regarda fixement.

—La reverrai-je ? demanda-t-elle.

—Demain soir vous serez dans ses bras, je vous le jure ! répondit-il d'un ton solennel.

—Eh bien, je bois !

Il ne put retenir un cri de joie.

Maximilienne vida, à petites gorgées, la moitié du verre. Puis Ludovic trempa le biscuit dans ce qui restait de vin et le lui fit manger tout entier.

—Encore un ? dit-il.

—Oui, répondit-elle.

Et le jeune homme lui fit manger le deuxième biscuit, trempé dans le vin comme le premier ; il lui en offrit un troisième.

—Non, tout à l'heure, répondit-elle.

—Comment vous trouvez-vous maintenant ? lui demanda-t-il.

—Mieux, beaucoup mieux ; le peu que je viens de prendre m'a ranimée.

—C'est donc vrai, Maximilien, vous vouliez mourir ?

—J'étais désespérée. Et maintenant encore, malgré le serment que vous venez de faire, je n'ose espérer. Vos paroles ne m'ont point rassurée, car je connais l'homme qui m'a amenée ici.

—Vous le connaissez ?

—Oui. Ce monstre a tué sa mère, martyrisé sa sœur et tenté trois fois d'assassiner mon père. Il se nomme Sosthène de Perny ; c'est mon oncle !

—Comme tous les criminels, Sosthène de Perny aura son châtimement, dit Ludovic d'une voix sourde. De tous les côtés vont apparaître les vengeurs.

Maximilienne secoua tristement la tête.

—Les vengeurs ! murmura-t-elle, où sont-ils ?

—J'en suis un.

—Vous ? dit-elle avec un accent de doute qui fit courir un frisson dans tous les membres de Ludovic.

—Hélas ! répondit-il d'une voix plaintive, vous ne me croyez pas, vous doutez de moi.

—Je n'ai plus qu'un instant à rester près de vous, reprit-il, et cet instant est précieux. Vos terribles ennemis ne sont pas loin d'ici, ils peuvent s'impatienter et peut-être me soupçonner. . . Ah ! je frémis et tout mon sang se glace dans mes veines en pensant à ce qu'ils feraient s'ils se doutaient que je les trahis. Maximilienne, je vous ai dit que vous sauriez tout, écoutez-moi.

Alors, brièvement, et avec une émotion croissante, il raconta à Maximilienne la conversation qu'il avait eue avec le faux comte de Rogas le jour où celui-ci était venu lui promettre de lui faire épou-

ser une des plus riches héritières de France, à condition qu'il partagerait avec lui la fortune acquise par ce mariage. Il parla ensuite de son étonnement quand il apprit que la jeune fille qu'on voulait lui faire épouser était Maximilienne de Coulange.

Et le rouge de la honte au front, courbé devant la jeune fille, il lui dit d'une voix étranglée :

—J'ai signé ce marché infâme, je suis devenu l'esclave de cet aventurier qui se fait appeler comte de Rogas, et, après cela, j'ai eu l'audace de vous aimer. Voilà mon crime.

Il lui apprit ensuite ce qui s'était passé l'avant-veille entre lui et Morlot.

—Voulant à tout prix vous arracher des mains de ces misérables, continua-t-il, j'ai suivi le conseil que m'avait donné M. Morlot. Oui, Maximilienne, pour vous j'eus le courage et la force, malgré mes répugnances et mon dégoût, de me mettre au niveau des trois misérables, de leur serrer la main, de leur faire croire, enfin, que je suis comme eux un ignoble bandit.

Vous deviez rester enfermée ici pendant huit jours. Puis après le simulacre d'une lutte contre Sosthène de Perny et votre autre gardien, nous vous enlevions de cette maison, de Rogas et moi, pour vous ramener à l'hôtel de Coulange. Sans vous en douter, Maximilienne, c'est vous qui avez avancé l'heure de votre mise en liberté... Votre refus absolu de prendre aucune nourriture a effrayé les misérables ; ils ont eu peur que vous ne tombiez malade. Il fallait vous rassurer. Comment faire ? Vous savez ce que de Rogas a imaginé par ce que vous a dit tout à l'heure la jeune fille qu'on a placée près de vous pour vous servir de femme de chambre.

Je vous ai promis et je vous promets encore que demain vous embrasserez votre mère. Je ne puis vous dire à quelle heure vous serez délivrée, mais vous pouvez attendre vos libérateurs.

Mademoiselle de Coulange, continua Ludovic d'une voix vibrante d'émotion, je suis coupable envers vous, bien coupable... Je ne vous demande pas, maintenant, de me pardonner ; non, il faut d'abord que j'aie mérité votre pardon !... Vous m'absoudrez, j'en ai l'espoir, car vous êtes bonne et généreuse. Dans quelques jours vous prononcerez ces mots : " Le malheureux ! Je lui pardonne ! "

D'une voix subitement raffermie, il continua :

—Vous ne m'aimez plus, vous me l'avez dit, et je vous ai répondu : " Vous ne devez plus m'aimer parce que je suis indigne de vous, parce que je suis un misérable ! "

Il y a à Paris un jeune homme qui vous aime de toute son âme ; il vous pleure, car il vous croit à jamais perdue pour lui. Une lettre calomniatrice, une lettre infâme, dans le genre de celle qu'a reçue Mme la comtesse de Valcour, a été adressée au père de ce jeune homme. Et celui-ci, gardant toujours son amour dans son cœur brisé, s'est éloigné de vous. Ai-je besoin de le nommer ? Non, n'est-ce pas ? Vous savez que je parle de Lucien de Reille.

Maximilienne ne put s'empêcher de tressaillir.

—C'est lui, reprit le comte de Montgarin, c'est Lucien de Reille que vous devez aimer ! C'est à Lucien de Reille que vous devez confier la douce mission de vous rendre heureuse !

La jeune fille avait baissé la tête. Étonnée, troublée, toutes sortes de pensées confuses se heurtaient dans son cerveau. Elle avait écouté Ludovic avec la plus grande attention. Tour à tour, elle avait été stupéfiée, indignée, effrayée et prise de pitié pour ce malheureux qui s'accusait lui-même. Elle ne pouvait douter de son repentir ; il s'était humilié devant elle, elle avait vu des larmes dans ses yeux. Mais, était-ce assez ? Elle ne pouvait le repousser quand il lui donnait une preuve éclatante de son dévouement. Et pourtant une force invincible l'empêchait de lui tendre la main.

Comme nous l'avons dit, elle tenait sa tête baissée et ne trouvant rien à répondre au jeune homme, elle restait silencieuse.

XII

Debout devant elle, tremblant, la poitrine oppressée, le comte de Montgarin attendait un mot ou un regard. Une bonne parole ou un regard affectueux lui aurait fait tant de bien !

Comme il souffrait, le malheureux !

—Déjà son cœur s'est fermé pour moi, pensait-il ; pour elle je ne suis plus rien ; elle ne voit en moi qu'un être dégradé, avili, sans honneur ! Je sens qu'elle me méprise et qu'elle a honte de m'avoir aimé !

Il y avait plus d'une heure qu'il était près de Maximilienne ; il ne pouvait rester plus longtemps.

—Mademoiselle de Coulange, prononça-t-il d'une voix tremblante, je n'ai plus rien à vous dire, je vous quitte. Les hommes qui m'attendent ne peuvent s'impacienter et je tremble de voir apparaître Sosthène de Perny. S'il soupçonnait une trahison, le misérable serait capable de vous assassiner !

—Avant de vous en aller, monsieur de Montgarin, donnez-moi des nouvelles de ma mère et de mon père.

—Ils sont dans la désolation ; madame la marquise est désespérée ; elle pleure et vous appelle sans cesse. Votre père a essayé vainement de la rassurer, de la consoler ; du reste, il est lui-même dans une anxiété cruelle.

Maximilienne eut un long soupir.

—Mon frère est-il près d'eux ?

—Hier, le comte de Coulange n'était pas encore revenu.

—Savez-vous si mon père a reçu une lettre de lui ?

—J'ai vu M. le marquis de Coulange hier vers dix heures du matin ; il était encore sans nouvelles de votre frère.

—Monsieur de Montgarin, après ce que je viens d'apprendre, mon attitude ne doit ni vous étonner, ni vous paraître étrange. J'ai besoin de réfléchir longuement. Vous m'avez rassurée, l'espoir m'est revenu ; malgré cela, je reste sous le coup d'une épouvante que je ne peux pas m'expliquer.

—Ce qui se passe en vous, mademoiselle, je le comprends, répondit-il d'un ton douloureux ; vous me méprisez, et ce qui vous épouvante, c'est l'horreur que je vous inspire.

—Non, dit-elle en secouant la tête. Monsieur de Montgarin, je vous plains !

Il fit entendre un gémissement et s'élança hors de la chambre.

Maximilienne resta un instant pensive.

—Oui, murmura-t-elle, je le plains, car il est réellement à plaindre. Je le sens, je ne l'aime plus !

Le comte de Montgarin trouva Elisabeth au bas de l'escalier.

—Ces messieurs sont là, lui dit-elle en lui montrant la porte de la chambre de Sosthène.

Ludovic tressaillit et sa figure se décomposa.

Il pensait que l'un ou l'autre des misérables pouvait avoir écouté, l'oreille collée contre la porte de la chambre de Maximilienne. Dans ce cas, n'aurait-il entendu qu'une partie de ce qu'il avait dit, Maximilienne, qu'il voulait sauver, était perdue.

Comme si elle eût deviné sa pensée, Elisabeth se rapprocha de lui, et le regardant fixement, avec un air singulier, elle lui dit à voix basse :

—Vous êtes resté longtemps près de la demoiselle, ils avaient froid sous le hangar. Mais, rassurez-vous, ils se sont chauffés tranquillement en vous attendant.

La porte de la chambre de Sosthène s'ouvrit et le jeune homme se trouva en face de José Basco.

—Eh bien ? l'interrogea le Portugais.

—Tout s'est passé comme vous l'aviez prévu, mon cher José, répondit-il. Elle va attendre patiemment que nous venions faire le siège de cette maison. Enfin nous n'avons plus rien à redouter : je lui ai fait avaler deux biscuits et boire un grand verre de vin.

—Dans ce cas, tout va bien.

—J'ai là des œufs frais, dit Elisabeth ; je vais tout de suite en faire cuire deux sur le plat.

On causa pendant quelques minutes. Il fut décidé que, le surlendemain, le comte de Rogas et le comte de Montgarin reviendraient au clos, entre neuf et dix heures du soir, accompagnés de leurs domestiques ; qu'il y aurait au rez-de-chaussée de la maison le bruit d'une lutte simulée à la suite de laquelle Sosthène et Des Grolles vaincus prendraient la fuite. Alors on pénétrerait près de Maximilienne, en enfonçant la porte fermée à clef, et le comte de Montgarin, armé d'un revolver, conduirait la jeune fille à une voiture qui attendrait dans l'avenue des Châtaigniers sous la garde du vieux François.

Tout cela étant bien entendu, bien compris, José et Ludovic quittèrent Sosthène et Des Grolles pour rentrer à Paris.

Elisabeth ayant fait cuire ses œufs sur le plat, s'empressa de les porter à Maximilienne. Elle trouva la fille jeune croquant un biscuit.

—A la bonne heure, dit Elisabeth. Mais je vous apporte quelque chose qui vous plaira mieux sans doute : des œufs, ils sont frais...

—Oui, dit la jeune fille, je vais faire un excellent repas.

Elle se mit à manger presque avidement.

—Enfin, vous voilà complètement rassurée. Si vous saviez comme je suis contente !...

—Voyez comme je mange avec plaisir.

—C'est vrai. Ah ! dame, après être restée deux jours sans rien prendre... Buvez encore un peu...

—On croirait qu'elle me porte un véritable intérêt, pensait Mlle de Coulange. Quelle singulière créature !

Quand elle eut achevé son frugal repas, elle se leva et alla s'asseoir devant le feu qu'Elisabeth venait de faire flamber. Celle-ci prit un tabouret et le plaça sous les pieds de Maximilienne.

(A suivre.)

Le Menthol Soothing Syrup ne contient pas de Laudanum et de Parégoric ce qui le rend de beaucoup le sirop calmant le plus efficace pour les enfants.
Le Menthol Soothing Syrup est en vente partout, 25 cts la bouteille.

"VEXILLA REGIS"

pp/legato

Cloches

mf

ppsc.

Petites cloches

rali.

Vif et gai

8

Carillon

ff

8

Même mouvt!

M

8

Fête de Paques

Les cloches sont revenues !..

Tableau musical

PAR le PIANO EDMOND MISSA

Lento religioso

Cloches lointaines

PIANO

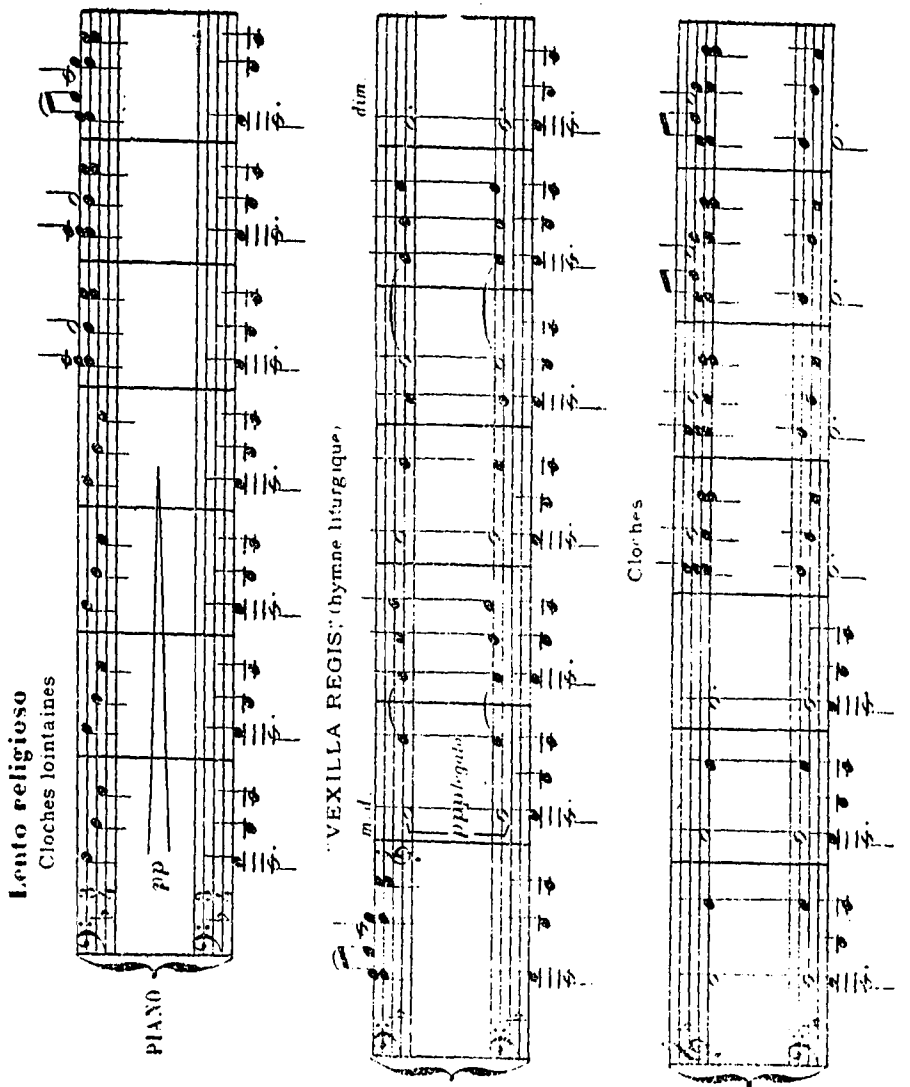
pp

"VEXILLA REGIS" (hymne liturgique)

dim.

pp/legato

Cloches



8
En peu plus retenu
mf dim
Canticum
bien chanté

8
pp

8
molto il basso
N

8
molto il basso

8
1^o Chœur
AL. LB. LU.

8
Cloches
mf

8
Petites cloches
mf
Vif et gai
Cantillon

LA COMPLAINTE DE LA PASSION

CHANT POPULAIRE

Par JULIEN TIERSOT.

Recueilli et harmonisé

Au temps passé, dans les campagnes de France, les enfants pauvres se allaient par couples à la veille de Pâques, de maison en maison, chantant en chœur l'antique *Complainte de la Passion*. Ils recevaient, en récompense, des œufs dont ils formaient un repas champêtre en l'honneur de la Résurrection du Sauveur. De cet usage a survécu la tradition des œufs de Pâques.

Assez lent

CHANT

PIANO

1. La Passi.

- on de Je - sus - Christ, Vous plait - il de l'en - te - dre ? E - cou - tez - la, si pe - tits et

grands, A. rec - ce. 2. Quand Je - sus - Christ est - ait pe - tit, Faisait

grand pe-ni-ten . . . ce Il a jeu - ne qua-ran-te jours, Qua - ran

te nuit sui- van . . . tes.

3. Au bout de ces qua-ran - te jours A man -

6. Vous ver - rez mon corps é - ten - du Sur u -

9. Vous ver - rez mon sang ra - mas - sé Par qua -

poco string.

doux

gé u - ne o - ran - ge: Lo-ran-ge n'a pas san-gé tout. En fi

ne crist san-glan - te: Vous ver-rez mes deux bras cleu - es. En mes

tre pe-tite an - ges: Vous ver-rez ma mère à mes pieds. Bien tris -

poco string.

part à ses an - ges. 4. Dans son che - min à ren - con - tre, Qua - ran -

deux pieds en - sem - ble. 7. Vous ver-rez ma té-té cou - ron - né. D'un cou -

te et bien do - ten - te. 10. Vous ver-rez les e - toitl' - au ciel Tom-ber

p

poco string

te juifs en - sem - ble: De leurs dia - peaux, de leurs ra - meaux Lui font

ron - ne pi - quan - te: Vous ver - rez mon co - te per - ce A - vec

en a - bon - dan - ce: Vous ver - rez la lune et l'iso - leil Qui com -

poco string

Erard ré - vé - ren - ce 5. Le bon Jé - sus dit à Saint - Jean Quell' sont

Erard coup de lan - ce 8. Vous ver-rez mes deux pieds cleu - es Par deux

bat - tron en - sem - ble. 11. Vous ver-rez la terre trem - bler, Aus - si

poco string

assez marqué

ses tra - hi - san - ces: A - vant qu'il soit le ven - dre - di, Vous ver -

cleus dal - li - an - ce: Vous ver - rez tout mon sang cou - ler Tout le

les pier - res fen - dre: Vous ver - rez les ol - seaux du bois Qui cri -

poco string

rez mes souf - fran - ces: Pour finir

long de mes mem - bres . . . cel

poco string

p



I
ARRIVÉ JUSTE.



II
C'ÉTAIT LE BON MOMENT!

PRINTEMPS

Hop ! hop ! la jupe est retroussée
Avec des fleurs dedans ;
Le rire sur les dents
La chevelure caressée
Par les doigts menus de la brise,
Mademoiselle Printemps, grise,
Titube dans les prés
De pavots empourprés.

Vite, elle jette la semence
Au hasard, dans les champs
Et les coteaux penchants.
La Nature, comme en démente,
Sitôt procède à la toilette
Et rebarbouille sa palette
Des plus vives couleurs
Pour les nouvelles fleurs.

Elle jette des coiffes blanches
Sur les verts églantiers,
Et poudre les sentiers
D'anémones, de pervenches !
Puis, dans les forêts, avec zèle
Sur les arbres, elle cisèle
En gracieux bouquets
Des bourgeons drus, coquets.

Sur les coteaux, parmi les treilles
D'une goutte de sang
Qui fuse, éblouissant,
Elle fait les vignes vermeilles
Et carmine l'âme des roses
Qui s'ouvrent comme lèvres closes
Aux baisers de l'amant
Dans l'or du firmament.

De son souffle tiède, elle anime
Tout un monde endormi :
Coccinelle, fourmi,
Papillon qui, vite, se grime
En sa prison étroite et liasse
Comme un acteur dans la coulisse.
Sait voler son art
Les rides sous le fard.

C'est le Printemps ! Allons, poète,
Quitte ton paradis
Érileux et mal assis
Sous le toit et, le cœur en fête
Cours par les prés avec Lisette
Car, ta Muse est une grisette
Qu'enivrent les foin blonds
Et les premiers rayons.

JEAN SAUVIGNY.

SEPT HEURES DU SOIR

Ils vident des chopent en fumant

ZAFARI.—Que me dites-vous là ! Comment ! ce petit rasta de Jean Fifielin est parvenu à trouver une épouse ?

PISTACHE.—Mon Dieu, oui, mon cher.

ZAFARI.—Et quand s'est-il donc marié ?

PISTACHE.—La semaine dernière.

ZAFARI.—Et contro qui ?

PISTACHE.—On lui a donné la fille cadette du coulissier Gobseck.

ZAFARI.—Un péché mortel en chair et en os, le plus affreux des laidereons.

PISTACHE.—Soit, c'est vrai ; mais il y a un distique là-dessus.

ZAFARI.—Voyons les deux vers.

PISTACHE.—Écoutez-les. Ils sont sonnants et trébuchants.

Et trois millions de francs avec elle obtenus
La firent à ses yeux plus belle que Vénus.

—Qu'en dites-vous, Pami ?

ZAFARI, *vivement*.—Ce que j'en dis ? Indiquez-moi la pareille, et je vais de ce pas me jeter à ses pieds.

* * *

En ce moment, Magloire, le grand roux, tient le cruchoir.

—Où, c'est vrai : à force de vendre, d'acheter, de prêter à la petite semaine, de sauver les pauvres bougres qui sont sur le point de faire faillite et d'avoir une remise honnête sur tout, ce joli gredin de Christophe Mâchefer a fait fortune. Dès qu'il a été riche, il a fait l'emptette d'une manière de vieux château historique. Et c'est là que, Pété venu, il invite ses anciens camarades de la bohème à venir se régaler d'une gibelotte et manger une tranche de melon. Mes amis, si vous voulez que je vous donne un bon conseil, n'y fiez jamais les pieds.

UNE VOIX.—N'y pas aller ! Mais pourquoi ça, Magloire ?

MAGLOIRE.—A cause de ce qui est arrivé récemment à l'ami Mistenflûte.

LA VOIX.—Mistenflûte l'Altéré ? Contez-nous donc ça !

MAGLOIRE.—Ah ! ce n'est pas long à dire, allez.

LA VOIX.—N'importe. Dégoisez toujours.

MAGLOIRE.—Voilà donc qu'en septembre dernier, au commencement de l'automne, Christophe Mâchefer, fortement embêté de retourner seul à son vénérable château, rencontre Mistenflûte et l'emmena. Une fois arrivés, après un souper de lapin aux oignons, il le fait coucher dans un pavillon vermoulu où, soi disant, le grand Turenne avait, une fois, passé la nuit. Jusque-là, ça va encore ; mais le lendemain, lorsque ce benêt de Mistenflûte voulu se lever, il fallut qu'il attendit qu'on allât à Versailles lui acheter de nouvelles chaussures. Il ne lui restait plus qu'un escarpin. L'autre avait été mangé par les rats.

ARNOLPHE.

LA LÉGITIME DÉFENSE

La scène se passe à la porte d'une église. Le suisse est sous le porche du temple, sa hallebarde à la main. Survient un énorme chien, qui après avoir aboyé, se jette sur son mollet droit, le plus appétissant des deux, et le mord à belles dents. Le suisse passe sa lance au travers du corps de l'agresseur. Les hurlements de l'animal attirent du monde. Une âme tendre dit au suisse, occupé à panser son mollet :

—“ Mon ami, je suis navré de vous voir souffrir, mais était-il nécessaire de mettre à mort ce chien inconscient ? Vous auriez pu vous contenter de le frapper avec l'autre côté de votre hallebarde.

—C'est ce que j'aurais fait, répond le suisse..., s'il m'avait mordu avec sa queue.”

LE SOLDAT EN APPÉTIT

Au moment de faire naufrage, un jeune soldat mangeait tranquillement un morceau de pain.

Le commandant du bâtiment s'arrête devant lui, et le regardant avec étonnement : “ Comment ! dit-il, mais je crois que ce drôle a le courage de manger ?

—Sans doute, répond l'impassible soldat ; au moment de boire un si grand coup, n'est-il pas prudent de manger un petit morceau ?”

RIEN DE PERDU

La servante.—Ah, monsieur ! monsieur ! Je viens d'avaler une épingle !

Le maître (distrain).—Ne vous désolerez pas ainsi. Tenez, en voici une autre.

La vie est tour à tour la plus accommodante des prêteuses et la plus implacable.

PHILOSOPHE.

UN TERME DE PAQUES



PASSER LE PLAT.

OEUF DE PAQUES

FANTAISIE

C'est la veille de Pâques !

Jean Lapin, panier au bras, fanal en main, se dirige vers la ville, emportant les jolis œufs, soigneusement enlumés, qui, demain, seront la joie des enfants.

Autour de la table familiale, sous la lueur crue de la lampe, le reste de la famille se livre avec acharnement à l'artistique travail.

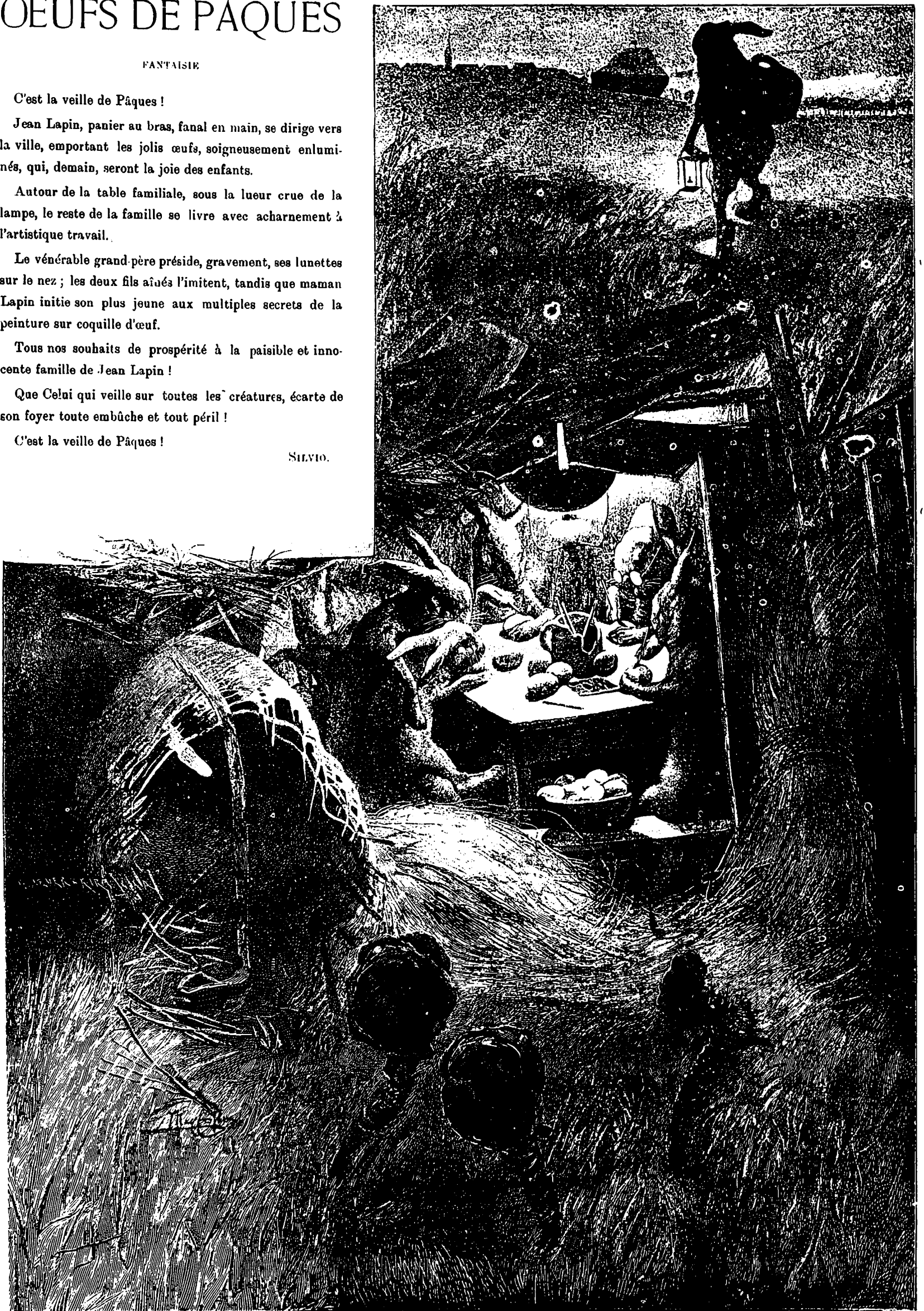
Le vénérable grand-père préside, gravement, ses lunettes sur le nez ; les deux fils aînés l'imitent, tandis que maman Lapin initie son plus jeune aux multiples secrets de la peinture sur coquille d'œuf.

Tous nos souhaits de prospérité à la paisible et innocente famille de Jean Lapin !

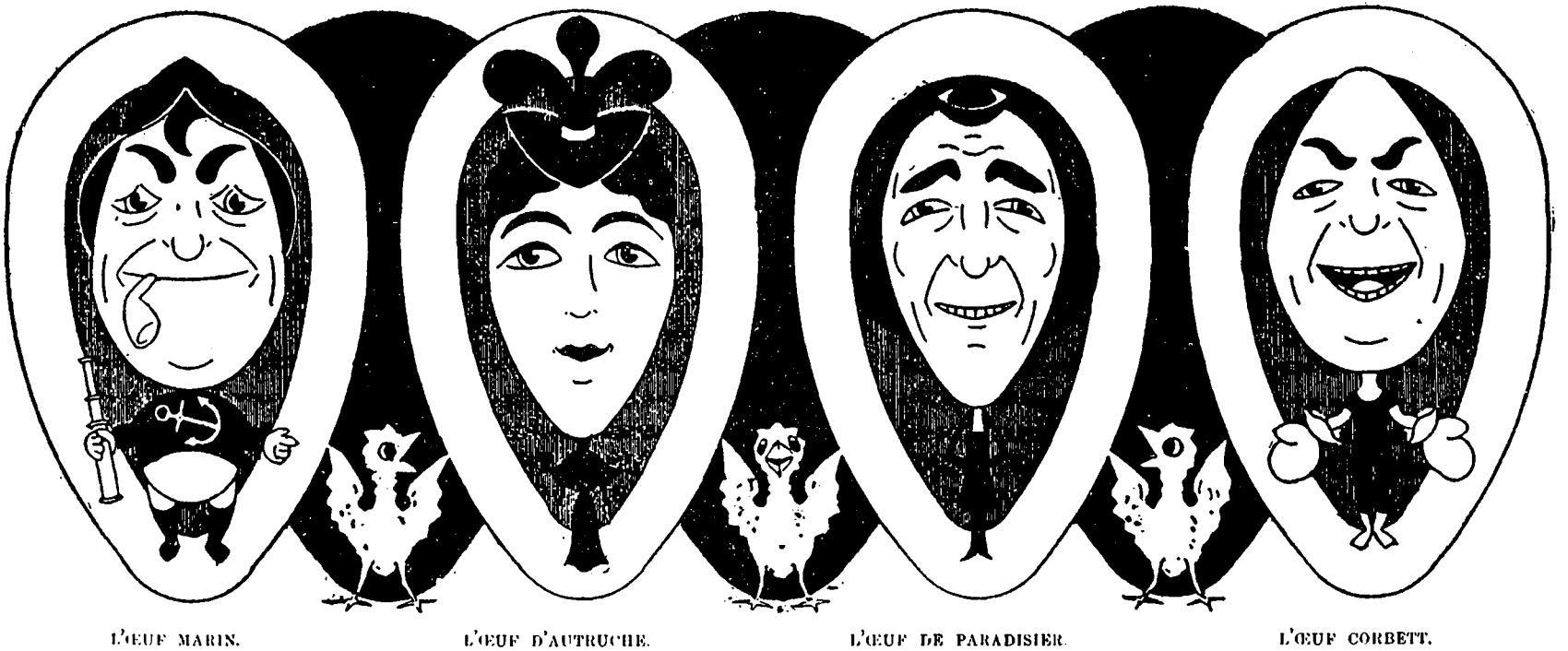
Que Celui qui veille sur toutes les créatures, écarte de son foyer toute embûche et tout péril !

C'est la veille de Pâques !

SILVIO.



EN VOICI POUR TOUS LES GOUTS



L'ŒUF MARIN.

L'ŒUF D'AUTRUCHE.

L'ŒUF DE PARADISIEN.

L'ŒUF CORBETT.

Patron "Up to Date"

(Prime du SAMEDI)

Une jaquette gracieuse et confortable pour le printemps, c'est la jaquette marine qui va venir remplacer les vêtements d'hiver trop lourds pour la saison qui s'ouvre. Pour satisfaire aux demandes de tous, nous offrons ce dessin qui nous montre un vêtement en étoffe légère couleur tan et qui est des plus durables.

Les dos se rejoignent au milieu et sont rattachés au devant par le moyen de pinces. Deux plis, dans la doublure, donnent la forme à la ligne de taille.

Le côté droit, sur le devant, recouvre amplement le côté gauche et la jaquette est fermée par de larges boutons, couleur perle fumée; ces boutons, formant la seule décoration du vêtement sont dispersés par groupes de deux, sur chaque côté du devant, deux également sur chaque manche. Ces manches ont deux coutures et font un très charmant effet. Froncées à l'épaule, elles sont presque étroites par le bas. Le collet gondolé et découpé laisse apercevoir un col de toile dont la partie inférieure est brodée et qui peut s'enlever pour le lavage. La doublure peut être en tassetas de soie, mais, pour l'usage journalier elle peut, encore mieux, être bordée en satinette; les revers du devant de la même étoffe jusqu'à l'emplacement des boutons.



276. Jaquette marine pour jeune fille.

En employant une doublure de soie le vêtement est plus élégant, mais moins durable.

Pour confectionner ce vêtement à l'usage d'une jeune fille de huit ans, il faut une verge et demie en 51 pouces de largeur.

Le patron No 276 est taillé pour demoiselles de 4, 6, 8, 10 et 12 ans.

CLARA LLOYD.

COMMENT SE PROCURER LE PATRON "UP TO DATE"

Toute personne désirant le patron ci-contre n'a qu'à remplir le coupon de la page 30 et adresser au bureau du SAMEDI avec la somme de 10 centims, argent ou timbres-postes. Ajoutons que le prix régulier de ce patron est de 40 centims. Les personnes qui n'auraient pas reçu le patron dans la huitaine sont priées de vouloir bien nous en informer.

INFORMATIONS

LIGNES TÉLÉGRAPHIQUES DU GLOBE

D'après les calculs d'un expert électricien de Berlin, le développement total des lignes télégraphiques du monde entier atteint actuellement un million sept cent un mille kilomètres. Si l'on compte que chaque ligne possède trois, quatre, cinq fils et quelquefois plus, on verra que notre globe est comme entouré d'un véritable réseau de plusieurs millions de kilomètres, soit environ vingt fois la distance de la Terre à la Lune. Cet immense réseau télégraphique est ainsi réparti: Amérique, 373,000 kilomètres; Europe, 609,000; Asie, 107,200; Afrique, 33,400; Australie, 76,000, et Océanie, 2,400.

LE LAC SALÉ D'ASSAL

Le lac salé d'Assal, en Afrique, est un lac comme on en voit peu. Il est situé dans la colonie d'Obok, à quelques kilomètres à l'est de la baie de Tadjourah, et c'est une véritable saline. Le long des rives de ce

lac dont la superficie n'est que de 40 kilomètres carrés environ, se trouve une couche de 30 centimètres d'épaisseur de sel presque entièrement pur. L'eau du lac est tellement saturée de sel qu'il est impossible de s'y enfoncer. Le fond est en apparence formé d'une couche de sel. C'est depuis sept ans à peine qu'on connaît ce lac d'une façon complète, et l'on n'est pas encore fixé sur la manière dont il est alimenté. On croit généralement que l'alimentation se fait par des sources qui jaillissent au-dessous du fond du lac.

IL FAUT SAVOIR SE CONTENTER

Le père (sévèrement).— Henri, je suis très peiné de ta conduite. Comment, le rapport de la semaine me fait voir que tu es le dernier sur vingt-deux élèves! N'en es-tu pas honteux?

Henri.— Mais, papa, ça aurait pu être pire que ça!

Le père.— Je ne comprends pas que cela puisse être pire que le dernier sur vingt-deux.

Henri.— Dame, il aurait pu y avoir plus d'élèves.

TOUS LES MÊMES

Madame.— Tiens, voilà un de mes anciens cavaliers. Celui-là je l'ai refusé pour toi.

Monsieur.— Ah, que j'aimerais à le féliciter!

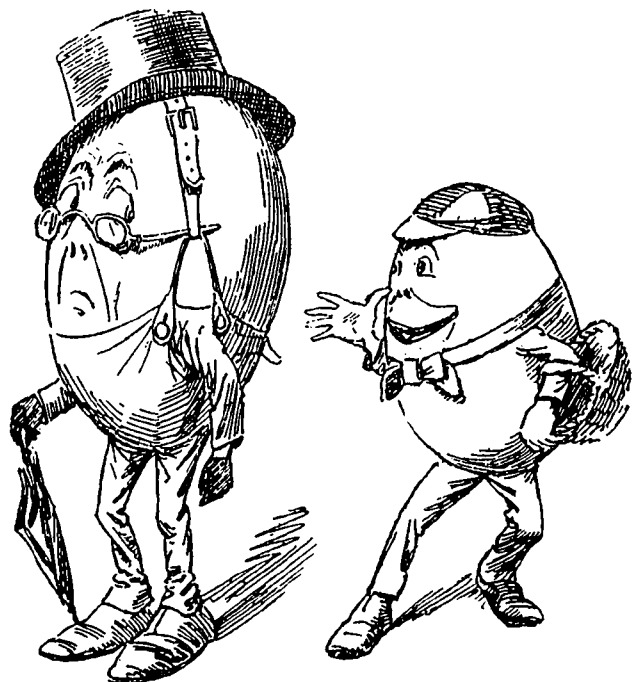
UNE GAFFE

Monsieur.— Louise, donnes-moi mon parapluie, il commence à pleuvoir.

Madame.— Mais je l'ai prêté hier au soir à ton ami Edouard.

Monsieur.— Sapristi! Ne savais-tu pas que c'était le sien?

ŒUFS RURAUX



Pitouche.— Eh, Bidou! Peux-tu me dire où tu as acheté ces bretelles-là?
Bidou.— Dans la maison où tu as acheté ta cravate.

VARIÉTÉS

Pour maigrir.

Le docteur Félix Brémond nous apprend, dans le *Petit Marseillais*, ce qu'il faut faire pour maigrir, quand on est affligé d'un embonpoint gênant :

En partant de ce principe que l'obésité est produite par le repos excessif des organes, l'alimentation trop copieuse et les boissons trop abondantes, il est facile de décider ce qu'il convient de faire pour la guérir—ou l'atténuer. —Au lieu de rester au lit dix ou douze heures sur vingt-quatre, les tributaires de la polysarcie se coucheront un peu plus tard et se lèveront d'assez bonne heure ; ils ne laisseront pas leurs membres oisifs ; ils les exerceront au contraire par une gymnastique de tous les jours, laquelle peut-être, à volonté, une partie de boules, une promenade en vélocipède, une séance d'escrime, un travail de jardinage ou un frottage de parquet.

En présence des aliments les plus succulents et des tables les mieux servies, les obèses se rappelleront qu'ils ne doivent ni goûter à tous les plats, ni tâter de tous les flacons. Ils noteront encore qu'il leur est absolument interdit de boire entre les repas.

Il est pénible, je le sais, de résister à la soif, surtout pendant les chaleurs, mais c'est absolument indispensable. Celui qui aura le courage de se condamner à ce régime, et subir sa peine pendant quelques mois, sera assuré de guérir.

Les effets du froid sur Balandard :

—Vite ! vite ! un peu d'eau bouillante, dit-il à sa femme.

—Qu'est-ce que c'est ?

—13 degrés centigrades au-dessus de zéro ! Je ne puis laisser un pauvre thermomètre à cette température.

Depuis un mois que Justine est dans sa place nouvelle, il n'y a eu qu'à se louer de son service. Mais, hier, madame, entrant inopinément à la cuisine, découvrit le traditionnel pompier qui se cachait dans une armoire.

—Comment, Justine, un homme ici !

—Je ne sais comment il se fait, Madame... La précédente cuisinière l'aura sans doute oublié...

PRÉVENIR ET GUÉRIR

Voilà le but suprême du *Bacume Rhumal*, faites-en l'essai. Seulement 25c. 45

IL NE BOIT PLUS QUE DU COCOA



Mr Dude.—Vous savez, je ne bois plus que du cocoa ou du thé, à présent.

La demoiselle de bar.—Ah bah !

Mr Dude.—Oui, j'ai pour ami le Dr Guilhaud, qui demeure au No 313 rue Amherst, et il m'a bien recommandé de ne plus prendre autre chose.

Une Recette par Semaine

Encaustique pour le carrelage. — Faites dissoudre, à petit feu, $\frac{1}{2}$ de livre de cire et $\frac{1}{2}$ livre de savon dans trois gallons d'eau. Quand la dissolution est bien complète, vous la retirez du feu et vous y ajoutez 3 onces $\frac{1}{2}$ de carbonate de potasse ou de sel de tartre. Vous laissez refroidir, puis vous remuez vivement, pour que s'opère intimement le mélange des différentes substances.

Vous avez alors un liquide très économique, puisque avec les proportions ci-dessus indiquées vous pouvez couvrir une surface de trente-cinq à quarante verges carrées.

Vous appliquez alors votre encaustique avec une brosse ou un pinceau, vous frottez et vous passez au chiffon de laine. C'est un vrai miroir.

B. DE S.

TRIO DE PROVERBES

Si la montagne ne vient pas à vous, il faut aller à elle.

x

Une heure de soleil sèche bien des larmes.

x

Pierre qui roule n'amasse pas mousse. SANCHO PANÇA.

Sur le boulevard.

—Pristi quelle chaleur !

—A Marseille, nous avons eu 99° de chaleur.

—Impossible, vous seriez cuit.

—Je veux dire 33° pendant trois jours.

**

Admonestation.

—Ah ! te voilà..... J'en apprends encore de belles sur ton compte ! Je croyais pourtant que tu avais, comme on dit, acheté une conduite...

—C'est la vérité, mon oncle... Mais je l'ai achetée d'occasion... elle n'a absolument rien valu.

RECOMMANDATION RESPONSABLE

Couvent des Saints-Ange. West Manchester, N. H., 2 Mars, 1893. Aux MM. Roy & Boire Drug Co.—Je saisis avec empressement l'occasion de remercier les MM. Roy & Boire Drug Co. pour l'envoi gratuit de leur *Sirap de Menthol*, et j'ajoute que toutes personnes de notre couvent qui en ont fait usage s'en trouvent très bien.

Une de nos internes, souffrant de vives douleurs aux poumons, passait des nuits entières à tousser, elle prit de ce sirap merveilleux, aujourd'hui elle est à peu près dans son état normal, et peut vaquer à ses occupation ordinaires.

Scour Rhéaume, Supérieure.

Le Menthol Cough Syrup est en vente partout, 25 cts la bouteille.

BUY



Chaque paquet est garanti.

Toute boîte de 5 lbs de sel de table est le plus joli paquet sur le marché.

A vendre dans toutes les bonnes épicerie.

Mme ALBERT GIGUÈRE, de Montréal

A beaucoup souffert après la naissance de son bébé, son médecin ne pouvait rien pour elle, triste et découragée, elle n'avait plus aucun espoir d'être guérie

Les Pilules Rouges du Dr Coderre seules ont mis fin à toutes ses souffrances et aujourd'hui elle jouit d'une bonne santé

Dans le but de faire connaître à d'autres personnes souffrantes comme elle, le moyen de guérison à leur portée, Madame Giguère nous envoie son témoignage en nous donnant l'autorisation de le publier pour le plus grand bien des femmes souffrantes de son sexe. Si toutes les femmes agissaient ainsi, le nuage de désespoir qui enveloppe tant de pauvres femmes malades se dissiperait bientôt. Madame Giguère dit : " J'ai été bien malade après la naissance de mon bébé, j'étais très faible et d'une pâleur effrayante, je souffrais beaucoup d'irrégularités probablement causées par la faiblesse de mon sang, ma digestion ne se faisait pas, j'avais mal aux reins et dans les côtes, le mal de tête me faisait souffrir continuellement, je crois que j'avais aussi une maladie de cœur tellement il me faisait mal, je ne reposais pas la nuit, j'étais toujours fatiguée, la cause de ma maladie était la naissance de mon dernier bébé, je n'avais jamais bien relevé de ma maladie : mon médecin m'a donné beaucoup de remèdes mais sans me soulager. Les Pilules Rouges du Dr Coderre guérissaient tant de femmes, que j'ai voulu les essayer, je ne le regrette pas, car elles m'ont complètement guérie, ma digestion est maintenant très bonne, je dors bien et je suis bien plus forte. J'ai recommandé les Pilules Rouges du Dr Coderre à Mme Tanguay qui demeure sur la rue Beaudry, elle les prend pour la faiblesse et elle s'en trouve très bien." Madame ALBERT GIGUÈRE, 613a rue Sanguinet, Montréal. Nous ne publions jamais le témoignage et le portrait d'une femme sans son consentement, nous donnons toujours l'adresse complète afin que les femmes qui doutent puissent aller les voir et se convaincre elles-mêmes que nous disons la vérité.



MADAME ALBERT GIGUÈRE.

maladies du changement d'âge, elles sont sans rival, elles préviennent toutes ces maladies particulières aux femmes qui passent cette période critique.

Consultez notre médecin spécialiste d'une vaste expérience dans le traitement des maladies des femmes. Nous vous invitons à lui écrire une description de votre maladie. Notre médecin donnera à votre cas toute l'attention dont il est capable, il vous expliquera très clairement toute la cause de votre maladie et le moyen de vous guérir aussi promptement que possible. Ses consultations sont gratuites à toutes les femmes malades. Ne craignez pas d'écrire, toutes lettres adressées au Département Médical, Boîte 2306, Montréal, sont couvertes par le médecin seul et tenues confidentielles par lui.

Ecrivez dès aujourd'hui, tout délai aggravé

vos malades. Médez-vous de ces marchands qui veulent vous vendre des Pilules Rouges comme étant aussi bonnes que les Pilules Rouges du Dr Coderre, refusez-les. Les vraies Pilules Rouges du Dr Coderre sont toujours vendues en petites boîtes de bois rondes contenant 50 Pilules Rouges chaque, elles ne se vendent jamais à la douzaine, au cent ou à 25 cts la boîte. Lorsque vous ne pouvez vous procurer les vraies Pilules Rouges du Dr Coderre, ou lorsque vous avez des doutes, envoyez-nous 50 cents en timbres pour une boîte ou \$2.50 par lettre enregistrée pour 4 boîtes. Vous êtes certaine que vous recevrez par le retour de la malle les véritables Pilules Rouges du Dr Coderre. Nous les envoyons partout au Canada et aux États-Unis sur réception du montant. Ayez soin en nous écrivant de nous donner votre adresse lisible afin d'éviter tout retard.

Adressez comme suit :

Cie Chimique Franco-Américaine.

Departement Medical.

Boîte Postale 2306.

MONTREAL, Can.

Le chien d'un avocat déroba, un jour, un morceau de viande pendu à l'étal d'un boucher, Celui-ci alla, sans se faire connaître, trouver le maître du chien et lui dit :

—Monsieur l'avocat, un marchand qui s'est laissé dérober par un chien quelque marchandise peut-il en demander le remboursement au maître de l'animal ?

—Parfaitement, répondit l'avocat.

—Eh bien, Monsieur, votre chien m'a volé un quartier de viande ; j'ai l'honneur de vous réclamer 5 francs.

L'avocat s'exécuta sans hésiter. Mais le boucher était à peine rentré chez lui qu'un petit clerc lui remettait la note suivante : " Doit M... à M..., avocat, pour une consultation, la somme de dix francs."

**

Un homme sage :

—Moi, disait l'autre soir le gros Georges, je suis d'avis de prendre une petite femme quand on se marie.

—Pourquoi cela ?

—Parce que des plus grands maux, il faut choisir le moindre.

Une jeune femme à son mari, graveur :

—Mon ami, tu m'avais promis il y a bien longtemps de faire le portrait de maman en taille douce.

—C'est vrai. Seulement, ce n'est pas commode : je vois souvent ta mère en taille mais jamais douce !

**

En police correctionnelle.

Le président, résumant l'interrogatoire :

—Enfin, il résulte de tout cela que vous êtes un affreux vagabond !

Le prévenu, se rebiffant :

—Affreux ! Dites donc, mon juge, est-ce que je vous ai jamais reproché d'être laid ?

**

—Quels sont les meilleurs nageurs de la ville de Tours ?

—Ce sont les agents de police, parce qu'ils s'habillent toujours en agents.

Pour tous maux de tête et migraine, prenez les pilules C. T. C., elles vous soulagent immédiatement. Les pilules C. T. C. sont en vente partout, 25 la boîte.

Amusements

EDEN-MUSÉE ET ODÉON

C'est pour répondre aux vœux, souvent exprimés, de nombreuses familles Montréalaises, que la direction de l'Eden-Musée a décidé la création d'une Salle Odéon où, en tous temps, la mère peut amener sa fille, ses jeunes enfants, goûter des plaisirs toujours nouveaux, tout en s'instruisant sur ce que les arts et les sciences comptent de plus intéressant.

C'est une attraction unique au Canada, renouvelée et rajouinée chaque semaine, augmentée de tableaux nouveaux faisant défiler sous les yeux ravis le plus merveilleux spectacle qui se puisse imaginer.

C'est le Graphophone, enregistrant votre voix, celle de nos orateurs et de nos artistes aimés et la reproduisant à la demande autant de fois qu'on le désire.

C'est le Musée, augmenté chaque jour de tout ce qui peut intéresser le public canadien et formant la plus vaste encyclopédie vivante d'histoire ancienne et moderne; c'est l'appareil cinématographique de Lumière, le seul existant au Canada, pour la prise des tableaux locaux pouvant intéresser notre public Montréalais, les vues de toutes nos fêtes, cérémonies, etc., et les reproduisant ensuite sous nos yeux dans de longues séries de vues animées.

L'Eden-Musée, la Salle Odéon, sont de véritables acquisitions pour notre ville et ils comblent une lacune dans la liste de nos lieux d'amusements.

C'est un spectacle absolument moral, suggestif, amusant et à un bon marché sans précédent: 5 centins pour les enfants, 10 centins pour les adultes.

PARC SCHMER

Chaque semaine, c'est, à notre populaire Parc Schmer, une affluence de public qui justifie l'intérêt du spectacle lequel n'a pas encore été dépassé même pendant la période régulière d'exploitation d'été.

Les troupes lyriques, d'opérettes, de

PAS NÉCESSAIRE D'ATTENDRE



Monsieur Archibald.—Je suis bien étonné, madame O'Meara, que vous pensiez déjà à vous remarier. Comment, votre mari n'est mort que depuis deux semaines?
La veuve O'Meara.—Je le sais bien, mais ce que je sais aussi c'est qu'il est bien mort comme il doit l'être.

variétés se succèdent et, la semaine dernière, nous avons trois troupes complètes, (60 artistes) défilant successivement sur la scène. Que dire des splendeurs de l'Opéra Burlesque, des costumes chatoyants, des superbes voix, des chœurs que nous présentent, cette semaine, nos sympathiques impresarios?

Mr Lajoie est parti en Europe à la recherche des plus extraordinaires nouveautés pour la saison 1898. Mr Lavigne est lui-même allé à New-York au-devant de ses artistes d'opéra. Tout nous promet une saison absolument hors de pair.

PALLADIO.

Réflexion d'un misanthrope :
—Le bon Dieu ne peut guère avoir d'illusions sur la valeur morale de l'humanité: il sait bien que lorsqu'il a créé Adam il a fait un homme de rien!

Sous le porche d'un église :
Premier aveugle.—Dites-moi, mon cher confrère, connaissez-vous cette charitable dame qui vient de vous donner un franc?

Deuxième aveugle.—De vue, seulement.

A leur dernière réunion, les membres du Club des Cent-kilos se sont beaucoup occupés de la question d'Orient.

Quand la séance prit fin, tout le monde était philhellène.

On s'est séparé au cri de: "Vive la Graisse!"

Madame s'apprête pour le bal.
—Marie, vous n'avez pas oublié les fleurs que je dois mettre dans mes cheveux?

—Non, madame. Seulement...
—Seulement quoi?
—J'ai égaré les cheveux de madame!

JEUNES ET VIEUX

Pour l'enfant, pour l'homme fait, pour le vieillard, le Baume Rhumal est le plus précieux des remèdes contre les rhumes obstinés, la coqueluche etc.

Z..., qui ne se pique pas d'une fidélité conjugale, à toute épreuve, a coutume de rentrer à des heures assez irrégulières, en invoquant des prétextes dont sa femme n'est pas dupe, sachant bien qu'il y a, la plupart du temps, cotillon sous roche.

L'autre soir, dans un salon, on parlait d'exploits natatoires, et Z... se donnait comme plongeur de première force.

—Cet été, à la mer, disait-il, je suis resté si longtemps sous l'eau que ma femme me croyait perdu.

—Mais non, mon ami, rectifia doucement Mme Z..., je n'ai pas eu peur... Je me suis dit que tu avais peut-être rencontré une dame!

M. de Calinaux, député des Trois-Charentes, n'est pas pour les oraisons funèbres. Il prétend que ces paroles tombales compromettent la dignité des obsèques:

—Aussi, ajoute-t-il, content de lui, en matière de conclusion, je veux qu'on m'enterre sans commentaire.

Prud'homme fils lit tout haut un récit de chasse au sanglier:

"L'animal fut enfin tué par une balle qui l'atteignit au défaut de l'épaule..."

—Tant il est vrai, interrompit sentencieusement Prud'homme père, que nous ne saurions trop nous corriger de nos défauts!

EXTINCTION DE VOIX GUÉRIE

A. M.
Congrégation de l'Assomption, South-bridge, Mass., 17 mars, 1893.
Messieurs Roy & Boire Drug Co.—C'est avec plaisir que je certifie avoir employé le Menthol Cough Syrup, pour une extinction de voix qui durait depuis trois jours, deux doses seulement ont été suffisantes pour la faire disparaître. Je ne puis faire autrement que de vous féliciter.
Sœur St-Anselme, Supérieure.
Le Menthol Cough Syrup est en vente partout, 25 cts la bouteille.

Dr BERNIER

DENTISTE

NO. 60 RUE SAINT-DENIS

FRANCŒUR & RACICOT

Fabricants et Importateurs de... Chapeliers et Manchonniers

CHAPEAUX ET FOURRURES

DES PLUS HAUTES NOUVEAUTÉS

No 1549 RUE SAINTE-CATHERINE

MONTREAL.

COUPON - PRIME DU "SAMEDI"

PATRON No 276
Jacquette marine pour jeune fille.

Mesure du Buste..... Aqs.....

Mesure de la Taille.....

Nom.....

Adresse.....

CI-INCLUS, 10 CENTINS

Prière d'écrire très lisiblement.
Pour détails voir page 28.

Decoupez ce coupon et envoyez 146 RUE ST-LAURENT

Tirage au Sort

D'un MAGNIFIQUE LOT A BATIR, 25 x 105

Situé à BEAURIVAGE, LONGUE-POINTE.

Le nombre de certificats est limité et le prix n'est que de 10 cts chacun. Achetez de bonne heure.

Tirage Mercredi, 6 Avril 1898, à 9 p.m.

Achetez vos billets aux bureaux de la SOCIÉTÉ DES ÉCOLES GRATUITES DES ENFANTS PAUVRES,

146 RUE SAINT-LAURENT

Noms } Inclus \$

Adresse } No. Cert.

FABLE EXPRESS

Monsieur Broka, le grand artiste.
Faisant construire une maison,
Voulut visiter la bâtisse
Du rez-de-chaussée au second.
Sur un échafaudage, au sommet, il prend
[place ;
Mais... patatras... il tombe et le corps se
[fracasse.

Morale :

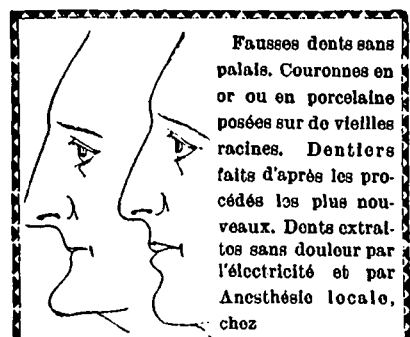
Tant va le Broka haut qu'à la fin il se
[casse.

**

En police correctionnelle.
On juge un individu prévenu de vol.
Le président lui dit sévèrement :
— Vous avez été déjà condamné deux
fois !
— Mon juge, répond le prévenu rou-
gissant, je n'osais pas m'en vanter...
C'était en province.

ILS SONT D'ACCORD

Grand nombre de médecins prescrivent
régulièrement le Baume Rhumal dans cer-
taines affections de la poitrine. 17



Faussees dents sans
palais. Couronnes en
or ou en porcelaine
posées sur de vieilles
racines. Dentiers
faits d'après les pro-
cédés les plus nou-
veaux. Dents extral-
tos sans douleur par
l'électricité et par
Anesthésie locale,
chez

AVANT APRES
J. G. A. GENDREAU,
DENTISTE
Heures de consultations : 9 hr a.m. à 6 p.m.
Tél. Bell 2818 20 Rue St-Laurent

LES CIGARES et CIGARETTES

Chamberlain

... SONT ...

FIN DE SIECLE

ESSAYEZ-LES !

DIX Cents

Epitaphe lue sur la tombe d'un dis-
tillateur, propriétaire d'une marque
d'anisette en vogue :

*Cigit X...
regretté de sa famille
et de ses amis*

On sait que certains électeurs influ-
ents chargent volontiers leur repré-
sentant de menus achats à Paris.

L'un d'eux vient d'écrire à son
député :

"Je m'autorise de ce que vous faites
partie de la Commission de Panama
pour vous prier de me choisir un cha-
peau de paille... etc."

Le Menthol Soothing Syrup, ce sirop cal-
mant, est indispensable aux enfants.
En vente partout, 25 cts la bouteille.

LA CHAPELLERIE MODERNE

NOUVEL ÉTABLISSEMENT DE MM. FRAN-
COEUR ET RACICOT

Si vous avez besoin d'un chapeau ou de
quelqu'un des innombrables objets qu'on est
accoutumé de trouver dans les chapelleries
modernes, allez de notre part chez MM.
Francœur et Racicot et nul doute que vous
soyez satisfait.

C'est dans la partie Est de Montréal déjà
si favorisée sous ce rapport, que ces mes-
sieurs ont ouvert leur établissement, se pla-
çant du premier coup à la tête de ce genre
de commerce, ce qui est leur rang habituel.
M. Francœur, le fondateur de la célèbre
maison Francœur et Ste-Marie, M. S. Racicot,
si bien connu dans la partie Est de la
ville, ont une valeur commerciale propre
qui suffirait évidemment à assurer le succès
de n'importe quelle entreprise patronnée par
eux, mais si on ajoute qu'ils se sont rendus
acquéreurs d'un stock moderne très impor-
tant, provenant des marchés de Londres,
Paris, Berlin et New-York, et comprenant
tout ce qu'il y a de plus récent comme
modes.

Allez voir ces messieurs qui vous contie-
ront le secret de leur succès — vendre bon
et au meilleur marché possible.

Vous connaissez bien leur place d'affaires
qui est l'ancien poste occupé par Carsley et
Cie, puis A. Pilon et Cie.

Tous nos lecteurs sont spécialement invi-
tés à aller rendre visite à MM. Francœur et
Racicot, Rue Sainte-Catherine No 1549.

Au café :

— Oui, mon cher Valentin, mon
animal de propriétaire me donne une
gille ; je lui demandais une réparation ;
sais-tu ce qu'il me répond ? " Comme
propriétaire, je refuse toutes les répa-
rations !"

— Savez-vous pourquoi on garde si
longtemps les livres prêtés ?

— Tout simplement parce qu'il est
infiniment plus facile de retenir les
livres que ce qu'il y a dedans.

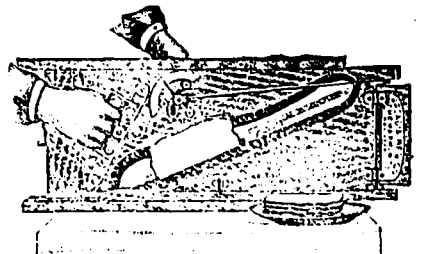
L'employé de la gare, à Taupin qui
a l'air de chercher :

— Vous cherchez la buvette ?

— Non... Au contraire.

La première dose de Menthol Cough Syrup
vous soulage immédiatement, et trois doses
vous guérissent d'un rhume ou une toux
ordinaire.

Le Menthol Cough Syrup est en vente
partout, 25 cts la bouteille.



TRANCHE-PAIN pour Hôtels, Restau-
rants, Clubs, etc...
RASOIRS Les Rasoirs "L. J. A. Surveyer"
sont garantis donner satisfac-
tion ; le plus bel assortiment de...
COUPELLERIE importée directement
des manufacturiers et
pour cette raison à prix très raisonnables
chez...
L. J. A. SURVEYER, Quincaillier
6 Rue St-Laurent.

**Avez-vous
Essayé**

Le Bain Turc...
50c CHAQUE SOIR...
OUVERT JOUR ET NUIT
Et le Dimanche matin de 10 à 12 heures.
BAINS LAURENTIENS
Angle des rues Craig et Beaudry

Dans la rue :

— Surtout, n'oubliez pas ma commis-
sion ?

— N'ayez crainte, je fais deux nœuds
à mon mouchoir.

— Pourquoi deux ?

— Le second est destiné à me rappe-
ler le premier.

— Vous demandez une indemnité
pour les grandes manœuvres ? Qu'est-ce
qu'on vous a enlevé ?

— Ma femme !

— A la galerie des Machines, hier,
après l'exécution de la *Vie pour le Czar*,
un assistant qui n'a pas quitté de l'œil
le chef de musique, à son voisin :

— Je n'avais jamais vu battre la
mesure en russe... c'est très curieux !

Casse-tête Chinois du "Samedi" — Solution du Problème No 123



AVIS.—Ceux de nos lecteurs qui désirent assister aux tirages hebdomadaires des
primes pour le Casse-tête Chinois, sont cordialement invités. C'est le jeudi, à midi précis
qu'a lieu le tirage.

Ont trouvé la solution juste : E. Cloutier, J. D. Thibault (Fall-River, Mass), O. Jasmin, J. A. Maille (Lowell, Mass), J. Desnoyers, H. Hickory (Waitsfield, Vt)
Le tirage au sort a fait sortir les noms de E. Cloutier, J. D. Thibault (Fall-River, Mass), J. A. Maille, 20 Atkin (Lowell, Mass), J. Desnoyers, H. Hickory (Waitsfield, Vt)
Les cinq personnes dont les noms précèdent ont le
choix entre un abonnement de trois mois au journal ou
50 centimes en argent. Nous les prions de nous informer au
plus tôt du choix qu'elles auront fait.

**The Promotive of Arts
Association, Ltd.**

Incorporée par lettres patentes en date
du 7 octobre 1896.

Distribution de Tableaux
ET D'OBJETS D'ART

Tous les **MERCREDIS**

Prix du billet, **10 cents**

Distribution Mensuelle
Tous les **MERCREDIS**

Les **Premiers Mercredis**
du mois.

Prix du billet, **25 cents.**

LISEZ
"Le Monde Canadien"

LA GRANDE REVUE HEBDOMADAIRE

12 PAGES, GRAND FORMAT

Publie toutes les semaines...
Articles de Fonds par des écrivains
distingués ; Plus de Gravures d'ac-
tualité et des Nouvelles de Tous les
Pays

Abonnement
POUR LA VILLE ET LA CAMPAGNE
\$1.00 PAR ANNÉE

UNE PIASTRE PAR ANNÉE, avec le
choix sur une collection de chromos litho-
graphiés, portraits de Cartier, Lafontaine, Morin,
Mgr Bruchési et autres supérieurs. Voir notre an-
nonce de primes dans le numéro du *Monde
Canadien* de cette semaine.

Redaction, Administration et
Ateliers
No 75 Rue St-Jacques, Montréal
G. A. NANPPEL,
Editeur Propriétaire.
J. A. CARUFE,
Administrateur.

Nouvelle Manière de Poser
les Dentiers sans Palais
DENTS POSEES SANS PALAIS
S. A. BROUSSEAU, L. D. S.
No 7 RUE ST-LAURENT, Montréal



Extraits les Dents sans Douleurs par l'Electroflotté
et fait les Dentiers d'après les procédés les plus
nouveaux. Dents posées sans Palais et Couronnes
de Dents en Or ou en Porcelaine posées sur de
Vieilles Racines.

Galurin, qui jouit d'ailleurs d'une
excellente santé, n'aime pas les remèdes.
—Tenez, disait-il à un ami, avez-
vous lu dans les journaux l'histoire de
ce pauvre cheval de fiacre qui a eu
l'imprudence de vouloir entrer dans
une pharmacie ?
—Oui ; et bien ?
—Eh bien, ça ne lui a pas réussi : il
n'a été tué not !

Tel. Bell 784
Dr F. T. DAUBIGNY
Médecin-Vétérinaire

Professeur à l'Université Laval.
Donne des soins, à prix modérés, aux
animaux domestiques.
Ecurie de première classe
378 et 380 Rue Craig
MONTREAL

Deux frères assez piteux comparaissent
en justice de paix. Ils se sont
diffamés, trainés dans la boue, et se
demandent réciproquement réparation.
Le juge (conciliant).—Voyons, vous
ne pouviez donc laver votre linge sale
en famille ?
Les deux plaideurs (à la fois).—Im-
possible, je suis orphelin.

Dr A. SAUCIER
DENTISTE
Professeur à la Faculté du Collège Dentaire
de la Province de Québec
Heures de Bureau : 9 A. M. à 8 P. M.
1716 RUE SAINTE-CATHERINE, MONTREAL

A Alger, pendant les bagarres :
—Citoyens, je vous signale cette
boutique-là... Cognons dessus, tapons
ferme !
—C'est un juif ?
—Non ; c'est un tailleur !
* * *
A l'hôtel.
Berlureau est assis sur son séant
dans son lit, sa montre à la main,
—Six heures, et on ne vient pas me
réveiller !... Bien sûr, je vais manquer
le train !
* * *
Cheminot vient de faire la monnaie,
en petits sous, d'une pièce de cinq
francs. Il se met en devoir de vérifier.
Cinquante... soixante-dix... Puis brus-
quement, las de compter :
—Bah ! puisque, jusqu'ici, c'est juste,
inutile d'aller plus loin !

50 ANS EN USAGE
DONNEZ SIRO
AUX ENFANTS DU D^r CODERRE

POUR GUERISSEZ CERTAINES DE TOUTES Affections bilieuses. Torpeur de Foie,
PILULES DE Noix Longues
(Composées)
De McGALE
Maux de tête, Indigestion, Etourdissements, et de toutes les Maladies causées par le Mauvais Fonctionnement de l'Estomac.

A la cour d'assises :
Deux témoins constatent que vous
avez jeté votre femme sur les rails au
moment où le train passait.
—C'est vrai, mon président... Je lui
expliquai quelque chose, et comme
elle ne comprenait pas, j'ai voulu la
mettre sur la voie.
* * *
On parlait politique entre amis :
—Moi, je suis républicain !
—Et moi bonapartiste !
—Et vous, Jules, quelle est votre
opinion ?
—Je suis de l'opignon sur rue !

—Concierge, votre chat miaule tout
le temps !
—Ne m'en parlez pas ; parce qu'il a
boulotté le canari d'un locataire, il se
figure chanter !

ETABLISSEMENT EN 1888.
T. A. CARDINAL
Poseur d'Appareils à Gaz,
A Eau Chaude et à Vapeur
PLOMBIER
Couvreur en Ardoise et Métaux
Entrepreneur de Canaux, Etc.
No 1 RUE LABELLE
Première porte de la rue Dorchester
MONTREAL
SERVICE DE NUIT ET DU DIMANCHE.
TELEPHONE BELL 7170.

QUERY FRERES
PHOTOGRAPHES
Côte Saint-Lambert, No 10
MONTREAL

Gasse-tête Chinois du "Samedi"— No 125



INSTRUCTIONS A SUIVRE
Découpez les carreaux et rassemblez-les de manière à ce qu'ils forment, par juxtaposition : BAL HENRI VII, à WESTMINSTER.
Collez les morceaux sur une feuille de papier blanc et mettez, en bas, du même côté, nom, prénoms, adresse.
Adressez sous enveloppe formée et affranchie à "Sphinx" journal le SAMEDI, Montréal.
Ne participerons au tirage que les solutions justes et conformes au présent avis.
Aux 5 premières solutions tirées au sort parmi celles justes de ce Gasse-tête, à nous parvenues, au plus tard mercredi, le 13 avril, à 10 h. du matin, seront attribuées des primes consistant en : Un abonnement de trois mois au journal le SAMEDI ou 50 centimes en argent, au choix des gagnants.

LA CHAMPAGNE CIGAR

PETIT DUC, LA FINE CHAMPAGNE, LA CHAMPAGNE R. V. B.
"Ourling Cigar," fait à la main valant 10c pour 5c.